VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 19 Janvier 1915 NUMERO 35

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la
"[C]ANADA PUB. CO. LTD."
Ave. McDermot
Télépho. - - Garry 4264-4265

LA NATURALISATION IMPERIALE

Depuis le 1er janvier le Canada a le pouvoir de conférer aux étrangers établis en Canada la pleine citoyenneté impériale. Cela clôt un régime absurde à tous points de vue et dont on ne cessait de souhaiter la disparition. Des divergences d'opinions, l'hostilité bien justifiée des gouvernements coloniaux à l'ingérence du gouvernement impérial dans leurs affaires avaient toujours retardé la réalisation de ce désir.

Par suite de l'intérêt tout particulier qu'a cette modification de notre loi de naturalisation pour un grand nombre de nos lecteurs, nés en France ou en Belgique, nous croyons nécessaires de dire aussi brièvement que possible en quoi consistait l'ancienne loi de naturalisation et quels changements y apporte la nouvelle.

* * *

Jusqu'ici le Canada ne conférait aux étrangers qu'une naturalisation incomplète, faisant d'eux des sujets britanniques au Canada. Quittant notre pays, ils revenaient automatiquement soumis aux lois de leur pays. Comme on l'a souvent noté, c'était tout simplement absurde. On plaçait l'étranger naturalisé dans une situation fausse, ridicule et dangereuse. Ainsi en vertu de notre loi de la milice, il pouvait être appelé à servir sous les drapeaux. Que dans une attaque contre le Canada, cet étranger naturalisé prit les armes pour la défense de sa nouvelle patrie, il pouvait se trouver dans une impasse peu rassurante: à trois milles du territoire canadien, il redevenait soumis aux lois militaires de son pays, n'était plus sujet britannique, et, fait prisonnier, il pouvait tout simplement être regardé comme un traître, servant avec l'ennemi, et exécuté. Les anomalies ridicules de l'ancienne loi se pouvaient constater à tout moment dans notre vie nationale. Un Sir Thomas Shaughnessy, magnat de chemins de fer, un des principaux hommes d'affaires de ce pays, sujet britannique au Canada, cessait de l'être s'il allait en Angleterre. Le cas de Sir Georges Perley, notre représentant à Londres, était encore plus typique. Né aux Etats-Unis, naturalisé sujet britannique au Canada, il était redevenu, en vertu de notre loi de naturalisation, sujet américain à Londres où il représentait le Canada. On était même un jour devant nous le cas vraiment déconcertant d'un russe naturalisé sujet britannique à Toronto. Il s'était rendu en Saskatchewan par voie de Chicago: sujet britannique à Toronto, il s'était retrouvé sujet russe en traversant le territoire américain. Qu'était-il quand il arriva en Saskatchewan?

* * *

Toutes ces anomalies disparaissent avec la nouvelle loi, laquelle en plus ne confère pas à la légère le titre de citoyen britannique.

Elle fait de l'étranger qui satisfait à ses exigences un sujet britannique partout, et non pas seulement au Canada comme auparavant. Où qu'il aille, il aura droit à la protection du drapeau britannique. Un exemple fera mieux comprendre. Que la paix conclue, un Allemand vienne au Canada et s'y fasse naturaliser après cinq ans de résidence, il serait reconnu sujet britannique partout, même s'il retournait en Allemagne. Que Sir Georges Perley obtienne, comme il en fait la demande, cette nouvelle naturalisation, il se trouvera à nous représenter à Londres en qualité de sujet britannique et non plus en qualité de sujet américain.

* * *

Outre le mérite d'être logique, de s'étendre à tout l'empire, cette nouvelle loi offre de multiples avantages au point de vue national. A la résidence de trois ans qu'exigeait l'ancienne loi, elle substitue la résidence de cinq ans dans l'empire, dont la dernière année au Canada. Et cette résidence de cinq ans devra avoir eu lieu dans les huit années qui précèdent immédiatement la demande de naturalisation. Le simple et hâtif contrôle d'une cour fera place à celui du secrétaire d'état qui recevra du juge la requête du futur sujet britannique. Un avis de trois mois devra précéder cette requête. Ce n'est qu'après un sérieux examen des pièces justificatoires fournies par le requérant que le titre de sujet britannique lui sera conféré. La naturalisation soumise à de telles conditions, nous ne verrons plus la naturalisation en bloc du bétail électoral à la veille d'élections. Il sera encore nécessaire pour le requérant de savoir l'une ou l'autre des langues officielle de ce pays, l'anglais ou le français.

* * *

Un point important de la nouvelle loi, c'est que bien qu'elle abroge l'ancienne loi, elle n'impose pas à ceux qui furent naturalisés sous son empire l'obligation de s'adresser de nouveau aux tribunaux pour obtenir la nouvelle naturalisation. Il leur suffira de transmettre au secrétaire d'état le titre obtenu auparavant et celui-ci le leur échangera pour un titre de naturalisation complète. Naturellement, il faudra qu'ils aient résidé cinq ans en territoire britannique, sinon ils devront attendre que ces cinq ans soient révolus.

Mais ce n'est que dans trois ans que l'ancienne loi sera définitivement abrogée. D'ici là, nous aurons deux genres de naturalisation: l'incomplète, gouvernée par les anciennes lois, qui fera de l'étranger un sujet britannique au Canada; la complète qui fera de cet étranger un parfait sujet britannique. Tous ceux-là donc qui se trouvaient au Canada avant le 1er janvier 1915 pourront profiter des avantages de l'ancienne loi et obtenir la naturalisation incomplète en attendant qu'ils aient droit à la naturalisation complète.

LETTRE DU CARDINAL BEGIN

Lettre adressée à Mgr l'Archevêque de Montréal, après son beau discours du Monument National, à Montréal, par S. E. le cardinal Bégin:

A Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, Archevêque de Montréal

Monseigneur,

Les journaux m'ont apporté les échos de la belle et patriotique manifestation organisée récemment, par les soins de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, dans votre ville épiscopale, et où l'on a vu figurer et sympathiser, dans une commune pensée de loyauté et de justice, les plus hautes personnalités ecclésiastiques et les hommes politiques les plu distingués.

C'est avec une satisfaction profonde que j'ai lu les discours prononcés en cette circonstance, et je félicite particulièrement Votre Grandeur d'avoir su interpréter, en un langage si ferme, et en même temps si pondéré, les nobles sentiments de notre clergé et de notre peuple, et d'avoir placé la question débattue sur son vrai terrain.

Ce n'est pas, en effet, d'un simple intérêt local qu'il s'agit.

Nous sommes une confédération de provinces associées entre elles par des liens étroits. Cette situation crée entre les provinces soeurs et les citoyens qui les habitent une solidarité nécessaire. Et pas plus dans un corps moral que dans un organisme physique, l'on ne peut porter atteinte à l'une ou l'autre des parties composantes sans que tout l'être composé en souffre.

"Le français, comme l'a dit très justement Votre Grandeur, a, sur cette terre du Canada, des drois indéniables": droits conquis par l'effort le plus hardi et le travail le plus généreux et consignés dans les pages les plus glorieuses de nos annales. On n'efface pas d'un trait le sang même des aïeux.

Toute race porte en elle-même des titres imprescriptibles qui l'autorisent à parler sa langue. C'est un penchant et un besoin inné qu'aucun gouvernement ne peut prudemment ignorer, et c'est un droit fondamental et primordial qu'aucune puissance humaine ne peut impunément violer. Je crois à une justice immanente, et je n'admets pas, aucun esprit sensé n'admettra, que, dans un pays civilisé comme le nôtre, la force du bras et du nombre doive être considérée comme le dernier mot des choses.

Notre constitution civile fait à la langue française une place officielle. Les hommes qui l'ont façonnée voulaient fonder parmi nous une nation unie et prospère. C'est méconnaître leurs vues, et c'est trahir la pensée de nos ancêtres politiques les plus illustres, que de chercher à étouffer sur les lèvres d'une classe de citoyens honnêtes et loyaux l'idiome qu'ils parlent, et que prétendent parler leurs enfants, et qui a droit de cité dans les sphères les plus élevées du pays.

Et quelle langue, Monseigneur, veut-on bannir du domaine où se forment l'esprit et le coeur de l'enfance? Celle-là même qui est la gardienne de nos croyances et l'instrument de notre culture. Nous comprenons, certes, et nous nous expliquons sans peine, l'indignation que soulèvent, au sein de la minorité ontarienne, les mesures injustes et vexatoires dont elle se plaint. Ces mesures atteignent nos frères et coreligionnaires, aux sources même de leur vie intellectuelle et religiuse. Et si, par de tels actes, et aussi par notre apathie, cette vie catholique et française venait chez eux à s'éteindre, qui dira que les influences néfastes, coupables d'un pareil attentat, ne s'exerceraient pas un jour au coeur même de notre province?

Je m'abstiens de pousser plus loin ma pensée, et d'entrer plus avant dans ce problème troublant. C'est ma confiance, ma conviction même, que, grâce au bon vouloir et à l'intervention prudente de tous les hommes d'influence vraiment soucieux de la paix publique, là où les minorités souffrent et où l'injustice triomphe, des idées d'une politique plus juste et plus saine finiront par prévaloir. Il y a de l'union des races, du bon renom et de la grandeur de notre patrie.

Nous sommes, vous l'avez rappelé vous-même, Monseigneur, et nous avons toujours été depuis cent cinquante ans, des sujets paisibles et loyaux de la couronne britannique. Nous respectons la langue anglaise; nous l'enseignons, nous la parlons au besoin; nous l'entourons, dans notre province, de tous les égards auxquels elle a droit, et il ne vient à l'idée d'aucun de nous de lui enlever la moindre de ses légitimes libertés. Nous ne croyons donc pas réclamer une faveur ni une chose inéquitable en demandant que le même sort soit fait à la langue des Laval, des Champlain et des Maisonneuve.

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'épreuve imposée à nos frères ontariens devait se prolonger, ce sera le noble devoir de la province française et catholique de Québec d'appuyer de son influence et de toutes ses ressources ceux qui souffrent et ceux qui luttent, jusqu'à ce que pleine justice leur soit rendue.

Tels sont, Monseigneur, les sentiments qu'a fait naître en moi la lecture des magnifiques discours prononcés à Montréal le 21 décembre dernier: et le jour où des principes d'équité domineront et orienteront la politique de toutes nos provinces canadiennes, sera pour notre patrie un jour de bénédiction et de salut.

Veuillez agréer, Monseigneur, avec mes félicitations, l'hommage de mon respect et de mon cordial dévouement.

L. N. Card. BEGIN,
Arch. de Québec.

Québec, 29 décembre 1914.

POUR LES ONTARIENS

La Province de Québec tout entière donne son appui à la campagne que mène l'Association Catholique de la Jeunesse en faveur de nos frères d'Ontario persécutés. Les évêques ont revendiqué le droit des nôtres à faire apprendre à leurs enfants la langue française, sauvegarde de leur foi. Des hommes publics, le gouvernement ont fait entendre leurs protestations.

Nos frères d'Ontario ne seront pas seuls à faire la lutte. Ils ont l'appui moral de tous les Canadiens français de la vieille province qui, pour les aider à soutenir jusqu'au bout leur droit, leur enverra les ressources nécessaires. La cause des persécutés de l'Ontario est celle de tous les Canadiens français. Ceux du Manitoba ne sauraient s'en désintéresser. Il faut que leurs protestations s'unissent à celles qui s'élèvent de partout.

Certes, les luttes autour de l'école, les luttes pour le respect de notre langue nous sont connues. Elles continuent encore. Ayant éprouvé certaines des difficultés qu'endurent aujourd'hui les Canadiens français d'Ontario, nous n'épargnerons rien pour les aider à triompher. Nous suivrons avec intérêt tout ce qui se rapporte à leur cause qui est celle de tous ceux qui veulent qu'au Canada la langue française se parle partout, s'enseigne partout, en toute liberté.

Déjà de hautes autorités religieuses et un ministre du Manitoba ont adressé à nos frères d'Ontario avec leurs encouragements des sommes généreuses pour les aider à continuer leur lutte. Nous faisons appel à tous les autres. Il ne faudrait pas que les Canadiens français du Manitoba refusent leur appui moral ou financier à ceux qui luttent pour la langue française, notre langue bien-aimée.

Cercle La Vérendrye de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

RESERVISTE MANITOBAIN DECORE

Nous cueillons dans un journal de France l'entrefilet suivant:

"Ordre No 480. La médaille militaire a été conférée au militaire dont le nom suit:

Constantin, sergent de réserve au 58e d'infanterie le 16 novembre, demande la faveur de participer à une attaque avec une section d'une autre compagnie que la sienne qui traversait nos lignes. Le chef de la section d'attaque ayant été blessé, il prit le commandement de la section et ne se replia, ramassant tous ses blessés, d'abri en abri, que quand l'effectif de la section eut été réduit à six hommes, par le feu très violent de l'ennemi. Signé: Joffre."

Un officier écrit à ce propos à l'un de ses amis:

Dans le bois de la Mort, j'ai assisté à la remise de la Médaille militaire à un sergent du régiment; je n'oublierai jamais cette remise de décoration, le drapeau flottait pour la première fois face aux Boches; les obus sifflaient en passant au-dessus de nos têtes, le sergent, un Canadien engagé volontaire pour la guerre (ce détail est inexact, car Constantin est un réserviste français, qui habitait Saint-Claude) avait les larmes aux yeux de satisfaction; puis le commandant a fait présenter les armes et a agrafé l'insigne de ce brave qui avait risqué la mort plusieurs fois, a rappelé en deux mots les faits qui avaient valu cette décoration, lui a serré la main, puis après avoir reposé les armes, la cérémonie a été terminée. Plusieurs avaient les larmes aux yeux."

* * *

Nous apprenons que Louis Vandel, qui était au feu du côté d'Apremont, près Nancy, a été grièvement blessé d'un éclat d'obus dans la jambe; la gravité de sa blessure est indiquée par le fait qu'il a été évacué sur un hôpital de Nancy, c'est-à-dire, immédiatement derrière la ligne de combat.

* * *

Une letre reçue par un compatriote, de parents chassés par l'invasion de leur pays ardennais, donne quelques détails que nous croyons pouvoir intéresser vos lecteurs.

"Nous avons été obligés d'abandonner tout: chevaux, vaches, mobilier, linge, enfin tout: nous sommes partis juste avec ce que nous avions sur nous et après 8 jours de fuite, sans pouvoir nous arrêter seulement pour nous reposer, puisque les Allemands étaient toujours sur notre dos, nous sommes arrivés dans l'Aube, département où presque tous les Ardennais se sont réfugiés. Mais quelle misère! Combien l'on regrette son pays où nous étions si heureux et dire que nous, nous n'avons plus rien: il paraît que tout est brûlé; il y a eu une terrible bataille à Ecordal. Voilà seulement 8 jours que nous nous déshabillons pour coucher; on vient de nous prêter des lits, jusqu'ici nous couchions sur la paille. Si seulement on avait le bonheur d'être tous les parents ensemble (ici elle cite plusieurs parents qui sont demeurés au village) nous nous demandons ce qu'ils sont devenus: peut-être sont-ils morts! Ces Allemands sont si cruels!

"Vous voyez dans quelle détresse nous sommes. Nous n'avons plus rien et voici l'hiver qui arrive: pas de moyen d'acheter de vêtements... Si seulement on pouvait avoir des nouvelles des Ardennes, savoir si ma grand'mère et Ménéne vivent encore?.. Mais, malgré tout, nous supportons nos misères avec courage et nous espérons que bientôt la France sera victorieuse et que tous ces Allemands souffriront à leur tour ce que nous souffrons en ce moment."

COLONISONS

Pourquoi revenir si souvent sur ce sujet? Pourquoi répéter à satiété ce mot que toute le monde connaît si bien? C'est que ce mot pour nous, Canadiens français, doit avoir, une résonnance au fond de nos coeurs, à l'égal du mot *Patrie*, qui nous suggère des droits et des devoirs, imposés par une tradition ancestrale. Tous deux nous parlent du sol, de la terre que nous devons aimer, posséder et exploiter comme nos Pères l'ont fait. Nous sommes avant tout, un peuple agricole et nous ne serons heureux et puissants que par notre fidélité et notre attachement à cette glorieuse mission: *Colonisons*.

Si nous tenons constamment notre esprit fixé à une grande idée, nous nous y attacherons davantage, nous la comprendrons de plus en plus et nous voudrons la réaliser absolument.

Sachant par expérience que la fastueuse ville ennemie, Carthage, serait toujours un obstacle à la grandeur et à la puissance universelle de Rome, le vieux et sage Caton ne faisait jamais un discours sans le terminer par ces mots historiques: "Delenda est Carthago", il faut détruire Carthage. Et le peuple romain, convaincu à la longue de la nécessité de cette destruction, força le sénat et l'armée de faire une guerre à outrance, qui renversa pour toujours la gloire et la richesse de l'infortunée Carthage.

Or, il est d'une importance capitale pour nous, Canadiens français, de nous convaincre de la nécessité de coloniser au Manitoba. C'est par là que nous conserverons et augmenterons notre influence politique et sociale, qui nous assurera le respect de nos droits et le bonheur de nos foyers.

Répétons-le donc sans cesse, ce mot sauveur de notre race, gravons-le bien dans notre esprit, répandons-le généreusement parmi les nôtres et réalisons-le par tous nos efforts: Colonisons.

La question de la colonisation est à l'ordre du jour dans la province de Québec. Tous les hommes sérieux et avertis, se plaignent des folles aventures de nombreux cultivateurs, qui ont vendu leurs terres et quitté la campagne pour aller à la ville, chercher un travail aisé qu'ils n'ont pas trouvé ou risquer en spéculations aléatoires leur petit pécule qu'ils ont vite perdu. Et aujourd'hui, après leur triste désillusion, ces pauvres familles ont la honte et le regret d'augmenter dans l'oisiveté et la fainéantise le trop grand nombre des sans-travails inquiets.

Cependant, si un homme était obligé de vendre sa terre qu'il a péniblement défrichée, ne pourrait-il pas aller dans une autre campagne, en acheter une à meilleur marché? Pourquoi n'irait-il pas prendre un homestead dans une nouvelle paroisse, pour sauver et garder sa famille dont la dispersion se fera sûrement dans une ville qui favorise toujours l'indépendance des enfants insoumis. Le salut et le bonheur des familles est dans la possession et la culture de la terre: et cette grande vérité est proclamée partout, par tous les journaux et les hommes bien pensants de la Province de Québec, qui prêchent la colonisation intense chez nos compatriotes.

Ici au Manitoba, nous devons faire la même chose: et quelle province du Dominion peut offrir autant d'avantages que nous en avons au Manitoba. Le climat est sain et agréable; la terre est de bonne qualité et de culture facile; presque partout, on trouve d'excellente eau et du foin en abondance. Le grand marché, celui de Winnipeg, est le plus avantageux qu'on puisse avoir et tout près, ou relativement rapproché. Il y a encore un bon nombre de homesteads à prendre dans plusieurs nouvelles paroisses, peu éloignées des chemins de fer. On peut acheter, même à très bas prix, des terres patentées avec 30 ou 40 âcres en culture, et parfois à des conditions très faciles. Le gouvernement fédéral vient d'ajouter aux milliers de homesteads, qui restent à prendre, plus de dix mille nouveaux homesteads qu'il met encore aux choix des colons.

Il faut profiter de tous ces avantages le plus tôt possible, dès cette année, puisque le ralentissement de l'immigration étrangère favorisera notre choix des meilleurs centres de colonisation, pour nous y grouper en grand nombre.

O. Corbeil, ptre,

Saint-Boniface, Man.

LETTRE D'UN BLESSÉ

*7 rue Trois Faucons,
Avignon, Vauchise,
22 décembre 1914.*

Cher Monsieur Commune:—

Je serais heureux d'apprendre que vous allez bien vous et les vôtres. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il en soit ainsi, car Saint-Boniface doit être maintenant comme jadis la ville du calme et de la tranquillité. Je voudrais pouvoir vous donner aussi de bonnes nouvelles de nous tous; mais elles ne sont pas encore très satisfaisantes.

Le pauvre Denis qui a été d'ailleurs le plus éprouvé de nous trois est encore en bien triste état. Blessé à deux reprises différentes, une première fois à mes côtés le 19 août d'une blessure légère à l'oeil, dont il s'est remis facilement, il l'a été plus gravement et même très grièvement trois semaines plus tard. Un éclat d'obus qui a tué net ses quatre voisins de tranchée (il se trouvait alors dans la Somme), lui a brisé complètement le pied tandis qu'un autre projectile lui enlevait la chair des cuisses jusqu'à l'os. On a pensé longtemps que l'amputation, au moins du pied, serait nécessaire; et puis le très savant chirurgien qui le soigne a su éviter d'en venir à cette extrémité. Il en a été quitte pour subir trois opérations effroyables. On a retiré de ce malheureux membre des clous de fer, des os brisés, et du cuir, sans compter une bonne quantité de terre qui s'y était introduite aussi. Normalement, il était dès lors hors d'affaire quoique souffrant de vraies tortures, mais une complication inattendue est venue le mettre dans le plus grand danger. Un phlegmon énorme s'est déclaré dans les intestins amenant une fièvre de plus de 40o (laquelle a duré trois semaines) et des souffrances intolérables. Trois coups de bistouri successifs ont enfin réussi à amener au dehors l'évacuation de ce phlegmon et tout maintenant semble marcher vers une—lente guérison. Mais le malheureux est horriblement maigre et affaibli autant qu'il est possible; depuis quatre mois bientôt, il est étendu sur le dos, ne pouvant faire un seul mouvement à cause de toutes ses plaies. Son pied va légèrement mieux; et le phlegmon semble en meilleur état. Mais quand se fermera-t-il? L'essentiel est qu'il ne survienne pas de nouvelles complications auxquelles nul organisme ne pourrait résister.

Nous avons vu des choses bien terribles et supporté des fatigues qu'on ne saurait imaginer, si on ne les a pas éprouvées. La faim, la soif, le froid sont des ennemis bien autrement redoutables que les Boches, si terribles soient-ils. Nous avons eu de la chance néanmoins d'échapper jusqu'ici à la mort, mais nous aurons encore beaucoup à faire, car la guerre n'est pas près de finir. Je pense que nous en avons encore pour jusqu'à l'automne 1915 avant d'avoir exterminé ces terribles Allemands.

J'ai été blessé comme mon frère Denis le 9 septembre d'une balle au ventre et un bras cassé. J'ai souffert beaucoup; mais la balle du ventre a pu être extraite sans difficulté et le coude cassé se remet peu à peu. Je rejoindrai mon corps le 26 janvier et arriverai ainsi au bon moment pour voir de grandes choses.

On se bat merveilleusement, et si les Boches sont courageux et forts, terriblement forts, les Français par contre, sont devenus tenaces et résolus. Nous avons une artillerie merveilleuse et qui fait des ravages considérables dans les rangs ennemis. Ils sont maintenant fichus, les pauvres Allemands; mais ils n'ont pas été bien loin de tenir la victoire, dans les premières semaines de la guerre. Ils avaient une si admirable organisation!

Pour terminer le récit de nos malheurs, je vous dirai que Joseph a été blessé une première fois au bras. Il a voulu repartir de suite, malgré l'avis de son chirurgien; et mal l'en a pris, car sa blessure s'est rouverte et l'a fait beaucoup souffrir. De plus, il a été reblessé en commandant un assaut de nuit et a été cloué sur terre par une balle qui est venue se loger dans sa mâchoire. Son état n'a jamais été bien grave quoiqu'il ait été obligé de subir trois opérations successives. Il a des cicatrices au cou, à la nuque, au bras, aux mains (car il a été blessé aussi aux deux mains) et à la joue. Sa tête est encore complètement bandée et il ne peut que difficilement remuer la machoire inférieure. Il a eu pourtant de la chance de s'en tirer à si bon compte, car il est resté évanoui pendant une heure, tout seul, à vingt mètres des tranchées allemandes qu'il avait voulu enlever, le tout naturellement sous un feu terrible.

Nous avons eu un quatrième frère blessé au pied, qui se trouve de nouveau depuis un mois sur la ligne de feu.

Enfin, un cinquième, Chasseur d'Afrique, viendra nous rejoindre à la fin de l'hiver.

Voilà le compte-rendu détaillé de nos aventures. Peut-être pourrons-nous quelque jour vous en conter d'autres de vive voix. Je le souhaite, cher monsieur Commune; mais rien n'est moins sûr, car les fusils boches, comme les nôtres, font de beaux ravages.

Longecialle se bat dans le Nord. Ils étaient onze frères sous les drapeaux; deux ont été tués. Joseph a été cité à l'ordre de l'armée pour son assaut, mené fort brillamment près de Saint-Mihiel.

Je vous prie, cher monsieur Commune, de recevoir ainsi que toute votre famille, mes meilleurs voeux pour 1915.

Xavier Demians.

VISIONS DE FRANCE

Une jeune abonnée de l'Echo ayant eu l'occasion de visiter naguère les ambulances, à Lyon, envoie ce croquis tout palpitant d'émotion et vibrant d'enthousiasme...

Visions de France! Visions de beauté! Visions d'héroïsme!...

Je ne dirai pas ce que j'ai vu! Et d'abord, le charme de Lyon sous un ciel de brumes translucides, la silhouette harmonisée des ponts à perte de vue et des quais; la colline de Fourvière et la basilique aux factices contours de forteresse cartonnée; Saint-Jean, aux verrières profondes et lumineuses; Saint-Bonaventure, aux mystiques clairs-obscurs; la Manécanterie, vision de Venise atténuée de grisailles, et, au loin, des horizons d'une douceur ombrienne.

La grande pitié des églises de France s'est muée en splendide ferveur, agenouillée sous le coup de fouet de la douleur!

Mais plus belle et plus vibrante que les pierres de France, est l'âme vivante de la patrie, l'âme meurtrie et si courageuse.

Le courage, le ressort français voilà bien le miracle de toute une race et jamais on n'en dira trop la beauté.

Tous sont atteints dans leurs plus chères tendresses, beaucoup déjà voilés de crêpes funéraires, et, cependant, quelle animation dans les rues, quelle sérénité au fond des yeux...

Et je dirai le mot d'une femme de France,—une femme du Nord—mise hors de chez elle par l'invasion:

"Nous serons victorieux, le reste n'est qu'accident. Ce ne serait un malheur que si nous étions vaincus."

Et l'on sent bien, chez tous, cette primordialité de la cause patriotique.

Chez tous! Chez les femmes endeuillées et chez les pâles blessés.

Oh! les salles douloureuses, où je pensais trouver de mornes désolations et où j'ai vu la sérénité et même la gaieté jusque dans les pires détresses.

J'ai vu cet Hôtel-Dieu, qui est un monde de charité, et aussi, hélas, un monde de souffrances.

Sous les cloîtres aux perspectives infinies, des soldats convalescents, par groupes rieurs, et parfois, hâtive et adorablement désuète, la blanche cornette pointue d'une de ces admirables petites Soeurs...

Pour celles-là, comme du reste pour les infirmières et les médecins, aucune louange ne me semble excessive. L'énergie déployée pour diminuer la souffrance humaine, ce respect de la vie sont admirables.

On m'a cité tel hôpital où, sur plusieurs centaines de blessés soignés depuis le début de la guerre, aucun décès et aucune amputation n'ont été enregistrés.

Puis on a inventé des appareils pour accélérer la guérison et diminuer la souffrance: un système de tubes à vide par pression, aboutissant à chaque lit de malade. Le tube, placé dans la plaie, sous le pansement, aspire le pus, qui s'élimine sans aucune intervention violente et avec une remarquable diminution de souffrance.

Les blessés eux-mêmes sont admirables de sérénité et de courage. Peu de haine pour l'ennemi, plutôt de l'ironie...

Au fond, ils ont quelque orgueil de leur blessure!... Plus lamentables presque sont les malades, —blêmes pleurétiques, haletants de fièvre,—bronchiaques secoués d'une rude toux sanguinolente.

Que j'en ai vu de ces pâles mourants, que je ne pense pas revoir le lendemain, vieillis de souffrance, essoufflés d'un geste.

Et puis, lentement, ils reviennent à la vie, leur sourire s'accuse, leurs pommettes s'avivent, et, au fond de leurs yeux, brille la joie de cette renaissance.

Il est, parmi les blessés, d'admirables types de virile beauté: puissants Gaulois, au franc rire juvénile; Marocains à têtes de médailles antiques, aux yeux de lumière, aux dents éclatantes, avec, au fond du regard, une nostalgie douce de leur ailleurs natal; coloniaux, légionnaires, pour qui la guerre est le métier, "le seul qui vaille d'être vécu".

Des âmes d'enfants, en somme, spirituelles et gaies, rayonnantes de gratitude, pour les joies qu'on leur donne, d'un sourire.

Ils s'amusent d'un rien, et les infirmières entretiennent avec un art subtil ce courageux état d'esprit. Ils ont leurs divertissements. J'eus l'heur d'assister à un de ces concerts, dans une salle toute blanche de l'Hôtel-Dieu, entre deux longs rangs de lits alignés.

Quelques amateurs s'y produisent, et, spectacle unique et touchant, quelques blessés figurent au programme.

L'un d'eux chante, d'une voix qui se souvient, la sanglante épopée du "Clairon" de Déroulède, et sur les lits fiévreux passe le grand souffle frémissant d'une ardente réminiscence.

D'autres miment de petites pièces militaires. Ils jouent, rayonnants et un peu tremblants d'émoi—ces héros d'hier—qui avec un bras en écharpe, qui avec une béquille, qui le visage souligné d'une dure mentonnière.

Il y a là une profonde, une splendide corde d'émotion: la fête se clôt par la *Brabançonne*, la *Marseillaise* chantées à pleins poumons.

Lyon est devenu un important dépôt de troupes, et rien au monde n'est pittoresque comme la tache bigarrée des sections allant à l'exercice.

Sous le ciel bas de pluie, des turcos simulent leur assaut: leurs baïonnettes fines et longues brillent d'un éclat bleuté; leur souplesse est féline; ils passent, ... vision tragique de la grande réalité de là-bas, de ces plaines du nord, où l'esprit s'hallucine à deviner la marche des troupes.

Puis c'est l'heure du communiqué du soir, rue de la République. La foule s'attroupe, palpitante d'émoi, devant les longues banderolles noires, couvertes d'écritures à la craie. "Les Russes avancent." "Nous avons pris X." Et l'on sent la joie grave, confiante, le grand unisson de tous, en une pensée commune.

Des officiers passent — beaucoup de jeunes gens d'une allure martiale sans raideur—quelques-uns d'une étrange beauté virile, que l'heure actuelle intensifie.

Un enseigne de vaisseau,—un bras en bandoulière,—souriant, mais si pâle, si pâle, qu'on voudrait lui dire un mot d'admirative compassion. Un autre, Saint-Cyrien, grand garçon splendide, d'une fine élégance racée: un bandeau noir cache son oeil, crevé d'un éclat d'obus, et la croix de la Légion d'honneur fleurit sa poitrine de vingt ans.

D'autres encore, qui attendent d'aller au feu, trépidants d'une impatience qu'on lit dans le regard qu'ils jettent sur les blessés qui passent,—coloniaux, artilleurs, fantassins, aviateurs, chasseurs d'Afrique,—tous les grades et toutes les armes.

Et l'on sent bien là toute la race française, cette race héroïque qui connaît la sublime élégance de ne jamais gémir. Français des croisades,—soldats de quatre-vingt-treize,—et héros de l'Empire, je vous reconnais tous. Que ceux qui ont méconnu la France vous contemplent et comprennent. Ils verront que ce qu'ils ont appelé la "légèreté française" (ce ridicule lieu commun qu'on vous jette à la face depuis des siècles) est le suprême courage de sourire quand on souffre, et de sourire encore quant on meurt!

Je voudrais dire enfin l'émouvante messe dont j'ai sanctifié mon dimanche en France.

Une église de banlieue—sobre, presque nue—; sur l'autel flottent les drapeaux des alliés, tout le long du choeur, ceux de la République.

Aux premiers bancs, les blessés d'une ambulance voisine, ceux qui ont pu se lever, d'aucuns pâles de l'effort d'être venus. Un prêtre, le vrai curé français, jovial et gai, fin lettré du reste, et psychologue intuitif, prêche de patriotique et prenante façon. Et puis, descendu dans l'abside, il entonne, au milieu de sa petite "cantoria", leur cantique émouvant de vibrante ardeur, invoquant la protection céleste sur "l'étendard héroïque de la France".

Sur l'assemblée inclinée passe un grand souffle frissonnant, quelques sanglots épars, sous des voiles de deuil, tandis que, là-devant, sous les drapeaux flottants, l'enthousiasme juvénile des voix grêles et touchantes a peine à se contenir.

Et lorsqu'arrive le grand silence prosterné de l'élévation, c'est bien le coeur de la France, de toute la France, de toute la France agenouillée qui vibre et sanglote de confiance et d'espoir.

France de demain, France purifiée et embellie dans la souffrance de cette heure tragique, France sortie palpitante du cloaque parlementaire, je te salue!

E.-C. K.

La justice sans forces, et la force sans justice: malheurs affreux!

* * *

Il est dans l'ordre qu'une peine inévitable suive une faute volontaire.

MITRAILLEUSE

Depuis le commencement de la guerre, les mitrailleuses font beaucoup parler d'elles. Sait-on que cette arme, qu'on croirait toute moderne, peut rattacher ses origines à des engins remontant aux débuts de l'artillerie? Dès le XVe siècle, nous voyons réalisés les deux idées dont elle représente l'application; l'une est celle d'un canon à plusieurs bouches, qui tirent à intervalles rapprochées ou simultanément; l'autre, celle d'un canon lançant d'un seul coup une quantité de petits projectiles. On appelait ces canons ribeaudequins ou orgues; ce dernier terme indique qu'il s'agissait de plusieurs tubes juxtaposés. On les chargeait par la culasse, et ils étaient portés sur des chariots, ou à dos de cheval. Ils disparurent vers la fin du XVIIe siècle, l'allègement de l'artillerie de campagne les rendant moins nécessaires.

L'idée ne fut reprise que vers le milieu du XIXe siècle, avec le canon à balles du colonel de Reffye, qui comportait 25 tubes accolés. Nos troupes en furent dotées pour la guerre de 1870. On fondait de grands espoirs sur ces mitrailleuses; elles ne donnèrent pas les résultats que l'on en attendait, parce que les conditions de leur emploi étaient mal connues: pour garder le secret, on ne les avait mises en service qu'au moment de partir en campagne.

Quelques années plus tard, l'ingénieur anglais Maxim inventa la mitrailleuse, à un seul canon, dont le type, plus ou moins modifié et perfectionné, est en service dans les diverses armées. Les Allemands ont la Maxim; les Anglais, la Maxim et Colt; les Autrichiens, la Schwarrlose et la Skoda. En France, nous avons la mitrailleuse Hotchkiss et la mitrailleuse modèle de Puteaux. C'est la force développée par les gaz de la poudre qui détermine le fonctionnement automatique de l'arme. Les cartouches, portées sur une bande souple, sont amenées devant la culasse ouverte et introduites dans la chambre; la culasse se referme, le coup part, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de la bande-chargeur. La vitesse de tir peut être réglée à volonté entre 50 et 350 balles à la minute. Le tir rapide va jusquà 600 coups. Alors le canon s'échauffe tellement qu'il se trouve porté au rouge vif, malgré le disposif prévu pour son refroidissement.

La mitrailleuse est munie d'un double système de pointage, en hauteur et en direction. Lorsque ces systèmes sont bloqués et l'affût bien calé, la précision du tir est trois ou quatre fois plus grande que celle du tir d'une troupe d'une instruction moyenne. Le tir d'une section de deux mitrailleuses, dont les pièces sont mises alternativement en action, a alors l'efficacité d'un tir exécuté par une compagnie de 200 hommes. Mais la précision est telle, que s'il se produit la plus petite erreur dans l'appréciation de la distance, aucune balle n'atteint plus l'objectif. L'usage de la mitrailleuse ne va donc pas sans celui du télémètre, instrument destiné à donner la mesure des distances.

Pour répartir les balles sur le front d'un objectif large, ou sur une zone profonde de plusieurs centaines de mètres, on emploie le fauchage en direction et en hauteur, qui disperse le tir de la mitrailleuse.

En somme, cet engin, tout en tirant la même cartouche que le fusil d'infanterie, s'en distingue par des différences essentielles. En raison de la stabilité de l'affût, il échappe à peu près complètement à l'influence exercée par la nervosité du tireur, et la direction du feu reste toujours aux mains du chef. Il en résulte que son feu, très condensé, est susceptible de produire, dans un temps très court, des effets décisifs sur un point donné. La mitrailleuse est surtout l'arme des petites et moyennes distances, jusqu'à 1,500 mètres. Elle agit normalement par rafales courtes et intenses, exécutées autant que possible par surprise, sur les points où il importe d'arrêter l'ennemi ou de briser sa résistance pour faciliter la marche de l'infanterie. Elle est véritablement l'auxiliaire de celle-ci, et constitue entre les mains des chefs des petites unités, bataillons ou régiments, une réserve de feux mobile et souple, tandis que le canon, arme à longue portée et à grande puissance, engage le combat de loin, et reste à la disposition des chefs commandant les divisions ou les corps d'armée.

De ces propriétés des mitrailleuses dérivent les conditions de leur emploi. Dans le mouvement offensif, elles interviennent directement en renforçant par leur feu celui des groupes de combat.

Dans la défensive, elles sont particulièrement aptes à aider l'infanterie à maintenir l'occupation d'une position. Grâce à l'intensité de leur feu, elles économisent les hommes et les laissent disponibles pour la manoeuvre. D'autre part, leur précision rend leur emploi tout indiqué quand il s'agit de battre un point de passage obligé pour l'ennemi, tel qu'un pont, un défilé.

On cherchera toujours à placer les mitrailleuses de manière qu'elles puissent agir de flanc et par surprise. Les Allemands sont passés maîtres dans cet emploi: ils excellent à les dissimuler, les enfonçant au besoin dans des trous d'où sort seul le canon, caché sous les herbes ou des feuillages. Souvent, dans les premières rencontres, nos troupes tombèrent ainsi sous un feu dont les effets furent d'autant plus soudains et plus imprévus. Aujourd'hui, nous ne le cédons en rien à l'ennemi dans l'art d'utiliser ce redoutable engin.

Pour donner une idée de la manière dont leur emploi s'impose, nous citerons les chiffres relatifs à la guerre de Mandchourie. Au début, quelques divisions japonaises seulement possédaient des batteries de 6 mitrailleuses; à Moukden, il y en avait déjà 200, et à la fin de la guerre, 320. Les Russes, qui en avaient 40 au début, en avaient 88 à Moukden. Aujourd'hui, la plupart des armées ont au moins, par bataillon d'infanterie et régiment de cavalerie, une section de 2 mitrailleuses. Les Allemands les groupent par batteries de 6. Enfin, en France et en Angleterre, on a étudié dans cet ordre d'idées une arme nouvelle, un fusil automatique, avec lequel un homme seul peut tirer 200 à 300 coups par minute. Mais il est peu probable qu'il soit mis en service avant la fin de la guerre.

X.

LE PETIT BELGE...

Pourquoi l'avait-on appelé le "petit Belge"...?

Assez grand, élancé, très blond, avec des yeux très bleus, portant bien droit et bien fier son uniforme d'adjudant, ce jeune homme de 21 ans ne donnait pas l'impression "petit".

Pourtant, ce fut "le petit Belge", tout de suite, c'est-à-dire l'enfant, le benjamin de l'ambulance militaire 92, chez les Filles de la Charité de la rue Caulaincourt.

* * *

Il arriva un soir, à bout de forces, mais très excité.

Il s'était battu partout où cela avait chauffé: à Malines, à Namur, à Liége; il était resté huit jours dans les tranchées inondées d'eau glaciale, ne se nourrissant que des betteraves qu'il pouvait attraper sans passer la tête. Et, dans cette calme salle d'hôpital, tout le fracas de la bataille retentissait encore en lui.

Il installa aussitôt son petit paquetage, la photo de son roi et de sa reine, son képi, une carte postale où les Boches étaient copieusement passés à tabac; puis il dit aux religieuses: "Faites de moi ce que vous voudrez!"

* * *

Mais, quand il fut couché, on s'aperçut que le petit Belge s'était donné à sa patrie jusqu'à la corde. Ce ne fut pas la descente, ce fut l'effondrement: la lame ardente avait consumé le fourreau.

Pied à pied, on le défendit contre la camarde. Lui aussi ne voulait pas mourir... oh! pas pour lui, mais à cause de sa mère qu'il avait laissée à Boitsfort, près de Bruxelles, et dont il restait sans nouvelles depuis deux mois.

Sa mère!... sa maman!... ce soldat en parlait sans cesse à ses infirmières, et surtout à la petite Soeur Marie, sa confidente, à laquelle il obéissait comme un enfant.

J'allais le voir tous les jours; je lui portais des images, des fruits, des fleurs, des choses claires et gaies; je lui racontais la guerre. Et lui me disait son espoir de retrouver ses amis de l'Avant-garde catholique à laquelle il appartenait.

Et quand je m'en allais, il me faisait de la main le petit signe amical, si joli, si humain qu'on fait à ceux qui s'en vont loin... bien loin...

Je lui répondais de même.

Mais, en descendant l'escalier, je me disais: "Où serait-il demain...? sur la terre ou là-bas?"

* * *

Ce petit Belge, il m'a fait toucher du doigt l'horrible responsabilité de ceux qui déchaînent la guerre.

Le soir, quand tombait la triste nuit pour aspirer un air dont ses poumons perdus ne pouvaient profiter, il mettait sa main sur son côté meurtri, en s'écriant:

—Il n'y a donc rien à faire...?

A certains moments, on voudrait posséder le don des miracles!

Et je pensais: Si le kaiser était là, dans un coin de cette chambre où agonise ce pauvre enfant, il pourrait multiplier cette souffrance par celle de deux millions d'autres soldats, et dire: "Voici mon oeuvre... mon oeuvre voulue"...

Et encore celui-ci était soigné, visité par ses camarades d'ambulance, mais combien d'autres qui tombent, inconnus, au fond d'une tranchée d'avant-garde, loin de toute main apaisante, et qui, sans une parole berceuse, meurent dans la souffrance, et dans le froid, et dans la nuit!

* * *

Dimanche soir, tout se termina. Très en règle avec son Dieu et avec son roi, le petit adjudant s'étendit sur son lit de fer, et, comme les paladins de jadis tendaient leur gant à saint Michel, il rendit son âme à son Créateur.

Chose qui étonnera, c'était, depuis la guerre, le *premier* Belge qui mourait à Paris.

Montmartre, au coeur si vibrant, lui a fait spontanément des funérailles d'honneur et d'amour.

La garde républicaine, les agents, les soldats belges et tout le quartier suivirent son cercueil, où, sur la tunique sombre, brillait la croix des braves.

A l'église, après les prières liturgiques, on chanta au grand orgue les émouvantes paroles de Victor Hugo:

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie!
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire, près d'eux, tombe et passe éphémère.
Et comme ferait une mère
La voix d'une peuple entier les berce en leur tombeau.

Oui, c'était bien cela!.. la voix de tout un peuple le berçait en son tombeau.

* * *

Et maintenant son pauvre corps repose au milieu de tant d'autres dans le cimetière parisien.

Mais son âme nous fait encore tous frissonner de patriotisme et de foi!

Puissance suprême de la mort! Elle déchaîne, elle exalte la vie, et l'âme délivrée bat des ailes, et palpite et chante sur ceux qui restent.

Nous te soignerons, ta tombe, petit adjudant, Charles Berger!

Elle ne manquera ni de prières ni de fleurs.

Et, à la fin, quand l'Allemand sera chassé de la chère Belgique, nous irons la chercher ta maman, si les barbares ne l'ont pas fusillée!... Nous l'amènerons auprès de toi, et nous lui dirons: "Pouvions-nous faire mieux?..."

L'homme est chargé de sculpter, chaque jour, sa statue pour son tombeau. Peu importe que ce soit celle d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. Ce que Dieu exige, c'est qu'elle soit belle et digne de son éternité.

La tienne est celle d'un brave de 23 ans, mort pour la cause sainte de la patrie.

Et comme tes camarades de l'ambulance... comme tant de mères et tant de soeurs... comme je vis, au cimetière, les soldats belges se partager les fleurs de leur couronne et les jeter, une à une, sur la tombe... moi aussi, qui fus ton aumônier, je jette une fleur à ta mémoire...

Regarde-la bien.... tu y verras, comme une rosée, quelques unes de ces larmes que tu nous fis verser.

Pierre l'Ermite.

UN EXPLOIT DES ALPINS

Montés sur leurs skis ils chargent les Allemands qui, surpris par l'avalanche humaine, battent en retraite

Saint-Dié (France) 13.—C'est grâce à un brillant exploit des chasseurs alpins que les Allemands furent obligés de battre en retraite, le 1 janvier, sur Orbey, localité située dans la haute vallée de la rivière Weiss.

Les détails suivants sont publiés aujourd'hui:

Montés sur leurs skis, nos Alpins ont chargé, en dévalant des pentes montagneuses couvertes de neige, les forces allemandes postées à Bonhomme, village de la frontière d'Alsace.

Les Allemands occupaient la ligne du chemin de fer de Sainte-Marie à Sainte-Croix, menaçant Saint-Dié, d'où l'artillerie lourde française avait ouvert le feu le 3 janvier.

Ce fait conduisit les Allemands à envisager une attaque venant de cette direction.

Au même moment, les chasseurs alpins, montrant le chemin à l'infanterie française, se portèrent en avant vers la douane allemande de Bonhomme.

Un fort détachement allemand, muni de mitrailleuses, occupait la route, mais les sinuosités de la route empêchèrent les Allemands de tirer à plus de sept cents mètres en avant.

L'infanterie française avança sur les Allemands jusqu'à cette distance, pendant que les chasseurs alpins gravissaient les hauteurs pour attaquer les Allemands de flanc.

Les progrès furent lents et les silhouettes sombres des soldats, esquissées par la neige, faisaient une excellente cible pour les tirailleurs allemands. Beaucoup d'hommes roulèrent jusqu'au bas des pentes rapides. Les survivants se portèrent en avant jusqu'au sommet, où ils atteignirent un abri derrière les pins.

Alors commença une charge furieuse sur les Allemands, à Bonhomme. Les chasseurs alpins, sur leurs skis, glissèrent du haut de la montagne, à une allure vertigineuse, pendant que l'infanterie, sur la route au-dessous, ouvrait le feu sur le détachement allemand.

Pris entre deux feux, les Allemands reculèrent, combattant avec obstination pendant les huit kilomètres de leur retraite.

NOUVELLE DEFAITE TURQUE

Les Russes font prisonnier tout un bataillon

Pétrograde, 16.—L'état-major général de l'armée du Caucase annonce que les Russes ont capturé un bataillon entier de Turcs, ainsi que beaucoup d'artillerie, un convoi de vivres, un troupeau de bétail et un hôpital de campagne dans lequel se trouvaient six cents blessés turcs.

Voici le texte de cette note:

"Dans la région d'Olti, après un combat désespéré, nous avons mis complètement en déroute l'arrière-garde turque. Au-delà d'Olti, nous avons capturé plusieurs batteries et fait de nombreux prisonniers.

"Dans la région de Kara-Urgan, le 12 janvier, les Turcs ont subi d'énormes pertes en tués et prisonniers. Un entier bataillon du 13e régiment a été fait prisonnier.

"Dans la même région, nous nous sommes emparés de canons de montagne, d'une grande quantité d'armes, de parcs d'artillerie, de troupeaux de bétail, d'un convoi de vivres et d'un hôpital de campagne avec 600 blessés turcs."

Département des patrons



Modèle de blouse unie. Col ouvert terminé par un collet de grandeur moyenne. Ferme sur le devant. Manches unies, étroites, se terminant au poignet en manchettes. On peut employer de la toile à mouchoir, de la toile forte, de la soie, du satin, etc.

Le patron de blouse No 6,878 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 2⅛ verges d'un tissu de 3 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Nouveau modèle de costume pour garçonnet. S'ouvre court au cou, sur le devant et se met en se glissant par la tête. Le cou est entouré d'un petit collet et des manches unies et étroites se terminent en manchettes. Il y a aussi des poches rapportées. Sous la blouse se porte un pantalon droit et ouvert au genou comme dans la mode actuelle.

Le patron No 6,871 est pour enfant de 2 à 4 ans. L'enfant de quatre ans demande 2⅜ verges d'un tissu de 36 pouces avec une demi-verge d'un tissu de 27 pouces pour la bordure.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons. La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

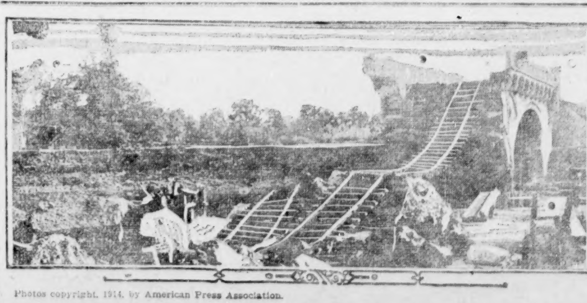
Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.



Photos copyright, 1914, by American Press Association.

Pont détruit en France

PAGES DE FOI ET DE BRAVOURE

Mort édifiante d'un soldat

Le 9 septembre, parmi les blessés français qui furent hospitalisés à l'Ecole normale de Perpignan, se trouvait le soldat François Gasc, du 122e de ligne, 8e compagnie, originaire de l'Aveyron. Le blessé souffrait d'une plaie à la jambe, provoquée par un éclat d'obus. Les docteurs jugèrent cette plaie peu grave.

Le 15 septembre, pendant la nuit, une très abondante hémorragie se déclarait, et, sans l'intervention de l'infirmier de garde, M. l'abbé Balagué, vicaire de Banyuls-sur-Mer, l'infortuné serait mort.

La ligature de l'artère qui avait provoqué l'hémorragie fut faite par les docteurs le surlendemain.

Après l'opération, le malade appela l'abbé Balagué pour lui dire qu'il souffrait horriblement. Malgré ses souffrances, le vaillant soldat ne poussait aucune plainte; il était toujours souriant et sa prière était continuelle.

"Monsieur l'abbé, lui dit-il, avant l'opération, j'ai fait de toute mon âme un acte de contrition de mes péchés. Ai-je bien fait?"

Le surlendemain, les docteurs parlèrent de lui amputer la jambe. Le malade était dans un grand état de faiblesse et ils craignaient qu'il ne puisse supporter l'opération.

M. l'abbé Balagué était à son chevet et le préparait de son mieux à cette amputation devenue nécessaire. Le malade finit par accepter avec de grands sentiments de piété et de résignation.

Les docteurs arrivèrent sur ces entrefaites et firent transporter le malade à la salle d'opération; mais ils le reconnurent si faible que l'amputation fut jugée impossible.

Le lendemain, M. l'aumônier vint le préparer à recevoir les derniers sacrements. De grand coeur et avec effusion il accepta. "Je suis prêt, je ne demande que cela!—Avez confiance, mon enfant, le sacrement des malades a la vertu, si Dieu le juge ainsi, de donner la guérison au corps!—Qu'importe! fit-il, j'accepte la mort! Je suis prêt!"

Il se confessa, et avec de tels élans de foi et de piété que le prêtre ne put retenir ses larmes.

Lorsqu'il vit le bon Dieu entrer dans sa chambre, le pauvre blessé essaya de se soulever sur son lit de souffrances et, dans de ferventes invocations qui émotionnèrent grandement les assistants, il reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Après quoi, ne s'occupant plus de ce qui l'entourait, il ne cessait de s'entretenir avec son Dieu; ses lèvres remuaient doucement, pieusement; on lisait sur son visage, quelque peu extatique, la plus belle résignation à la sainte volonté de Dieu. Après le départ de M. l'aumônier, il disait à M. l'abbé Balagué et à M. l'abbé Buscail, curé de Corsavy, également infirmier: "J'offre toutes mes souffrances au Coeur Sacré de Jésus pour la rémission de mes péchés, pour la délivrance de la France et pour ma famille. Je veux être le martyr de ma famille. Puissent toutes mes souffrances préserver mon frère prêtre, qui est brancardier sur le champ de bataille, et mon beau-frère qui est au feu."

Le 21 septembre, un nouveau conseil des docteurs décida l'amputation de la jambe, malgré la faiblesse extrême du malade.

Avant l'opération, le blessé dit à l'abbé Balagué: "Ce que je vous recommande, si je viens à mourir après l'opération, c'est de faire ensevelir ma jambe au cimetière, je ne veux pas qu'on la mette n'importe où."

L'opération réussit au delà de toute espérance. Le prêtre-infirmier ne quittait pas le malade. A midi, entendant tinter la cloche de l'*Angelus*, il invite le prêtre à le réciter avec lui. Il avait sur lui son chapelet qu'il récitait continuellement autant que ses souffrances le lui permettaient.

Toujours souriant au milieu des souffrances intolérables, il remerciait avec effusion des soins empressés que tous lui prodiguaient.

Quand M. l'aumônier était là, il lui pressait les mains avec une insistance et une affection touchantes. Un calme et une douceur vraiment admirables, au milieu des lancinantes et incessantes douleurs, se peignaient sur son visage.

Et toujours des sentiments de haute piété.... formulés par des soupirs entrecoupés et pleins de ferveur: "Oh! pour la France! répétait-il, pour ma famille!"

François Gasc est mort en prédestiné, le 26 septembre, à 6 heures du matin, les yeux fixés sur le crucifix, les lèvres murmurant des prières jusqu'aux derniers moments.

• • •

Le lieutenant français B.... rentré de Russie au moment de la mobilisation et qui a sous les drapeaux quatre de ses frères, déjà tous blessés plus ou moins grièvement, écrit, de la route de Verdun à Metz, à son beau-père toulousain, M. le baron R. T...:

"Mercredi 7 octobre: J'ai pu hier, après quinze jours de combats et de nuits à la belle étoile, coucher dans un lit... Nous étions près de 4,000 hommes cantonnés dans un petit village et, parmi eux, une quinzaine de prêtres qui ont dit leurs messes sans discontinuer, de 5 à 9 heures, à l'église du village.

"Le confessionnal n'a pas désempli de la matinée, et j'ai eu le grand bonheur de faire la sainte communion au milieu de presque tous les gradés de ma compagnie. Mon ordonnance, le brave .... a tenu à suivre son lieutenant et à faire ses dévotions avec lui. J'ai voulu servir une messe, mais les places étaient déjà prises au choix. Tous ceux qui ont assisté à la messe de 5 h. et ½, officiers, sous-officiers et soldats, se sont approchés de la sainte Table, et avec quelle ferveur! C'était superbe, j'ai pleuré d'émotion. Ah! on le met de côté le respect humain."

L'ARTILLERIE LOURDE

Sa supériorité dans la guerre moderne

Londres, 17.—Le témoin oculaire attaché au quartier général anglais, conclut dans un rapport daté du 8 janvier et publié aujourd'hui, que l'artillerie lourde est de la plus grande importance dans la guerre moderne.

"L'expérience a fait faire de grandes modifications de théories communément maintenues avant que cette guerre ne soit déclarée", dit-il. "Mais on n'avait aucune estimation de l'effet des projectiles de grande puissance explosive lancés par les canons et les obusiers.

"L'ouverture des hostilités a trouvé les alliés dans une position d'infériorité vis-à-vis de l'ennemi à cet égard—une infériorité qui, cependant, a été rendue meilleure depuis—et les Allemands maintenant s'aperçoivent beaucoup plus qu'avant, des effets dévastateurs de ces projectiles. Les succès des Japonais à Port-Arthur ont donné une idée de la puissance du gros obusier lorsqu'il est employé sur les fortifications permanentes, mais l'effet concluant des explosifs à grande puissance explosive contre des troupes sur le champ de bataille, très bien cachées dans les tranchées, a surpris énormément.

"L'artillerie et plus spécialement l'artillerie lourde joue un rôle beaucoup plus important qu'elle n'a probablement jamais jouée, et certainement le plus important depuis Napoléon.

"Ce grand général, officier d'artillerie lui-même, plaçait une grande confiance sur l'effet moral et matériel du feu de batteries massées et concentrées contre une section de la ligne de l'ennemi qu'il avait l'intention de briser.

"Mais pendant les cent dernières années, dans les cas de troupes sur le champ de bataille, on s'est plutôt servi, généralement parlant, de l'artillerie pour créer un effet moral plutôt que pour obtenir un grand résultat matériel, et cette guerre nous prouvera que l'artillerie est l'agent principal servant à détruire la puissance de résistance de l'ennemi.

"Il est extrêmement difficile de cacher la position des tranchées aux observateurs aériens, et une fois que leur position est repérée et annoncée aux artilleurs, il ne faut pas beaucoup de temps pour que la longueur totale des tranchées soit détruite et que tous les obstacles, aussi ingénieux soient-ils, soient balayés.

"Que l'effet moral soit très grand est prouvé par les récits oraux et écrits des prisonniers qui ont été dernièrement capturés.

"L'artillerie des alliés assume graduellement une supériorité sur les Allemands, elle devient ainsi un facteur de grande importance dans la poursuite de notre mouvement offensif général."

L'INCIDENT DE MALINES

Une dépêche d'Albert Ier au pape Benoît XV.

Le Havre, 16.—Le roi de Belgique a télégraphié au pape Benoit XV en lui exprimant sa profonde admiration pour la conduite du cardinal Mercier dont l'arrestation, dit-il, a dû le peiner profondément.

"Le cardinal, ajoute le télégramme, semblable à ces illustres prélats d'autrefois, n'a pas craint de proclamer la vérité en face de l'erreur, et de maintenir les droits imprescriptibles d'une juste cause devant la conscience universelle."

• • •

Rome, 16.—Les Allemands ont démenti que le cardinal Mercier ait été arrêté à Bruxelles, ce qui est vrai si on prend le mot dans un sens purement technique", dit la "Tribuna" dans une édition spéciale.

"Le cardinal n'a pas été arrêté suivant les formes et emmené de son palais, mais cependant il peut se considérer comme en état d'arrestation dans un palais, où il est surveillé par la troupe.

"Le gouvernement allemand comprenant fort bien que toute violence exercée contre un prince de l'Eglise aurait un retentissement fâcheux dans le monde entier, et parmi la population catholique d'Allemagne, et redoutant aussi les effets des mesures que pourrait prendre le Vatican, s'est décidé sans tarder de rétablir les choses dans leur état premier. Ce qui n'empêche pas qu'un acte de violence a été commis contre le primat de Belgique.

"Rome a demandé que réparation soit faite par le gouvernement allemand. On attend avec impatience que l'Allemagne s'explique."

LES SUCCES RUSSES

Progrès en Pologne

Pétrograde, 16.—L'état-major général a publié aujourd'hui le bulletin officiel suivant:

"Hier, nous avons fait des progrès sur la rive droite du cours inférieur de la Vistule; nos troupes ont changé de positions qui sont devenues meilleures pour elles.

"La cavalerie de l'ennemi, qui opérait dans cette région, a été repoussée, laissant Serpez aux mains de notre avant-garde.

"Sur nos autres fronts, il ne s'est passé que des escarmouches et des duels d'artillerie.

"Nos troupes de reconnaissance ont opéré activement.

"Sur la rive gauche de la Vistule, les attaques isolées allemandes ont été facilement repoussées par notre artillerie.

"Sur différentes parties de notre front en Autriche, l'ennemi a essayé de tirer sur nos positions avec ses gros canons, mais le feu efficace de nos batteries a bientôt réduit au silence l'artillerie autrichienne."

• • •

Pétrograde, 16.—L'état-major de l'armée du Caucase a publié aujourd'hui le bulletin officiel suivant:

"Pour éviter une fausse interprétation de nos opérations dans la région d'Azerbaijan pendant les derniers jours, l'état-major général de l'armée du Caucase juge nécessaire de donner l'explication suivante:

"Au commencement de l'action décisive dans la région principale de ce théâtre de la guerre, il nous a paru utile de regrouper nos troupes. Nous avons donc avancé en Azerbaijan, de manière à concentrer nos troupes à certains endroits, ce qui nous a obligés à évacuer plusieurs points que nous avions occupés précédemment.

"Ces nouvelles positions prises par notre armée n'étaient pas imposées par une pression de la part de l'ennemi, mais indiquées pour remplir un plan tracé à l'avance.

"Pendant ce mouvement, aucune action importante n'a eu lieu, excepté un combat que notre avant-garde a eu près de Miansous.

"Nous n'avions donc pas évacué Azerbaijan, mais adopté des changements répondant mieux aux nouveaux plans."

L'ENERGIE DU CARDINAL MERCIER

Il maintient ce qu'il a dit dans sa lettre pastorale

La Haye, 16.—Le cardinal Mercier, primat de Belgique, décline pour le moment, de discuter ce qu'il définit par les "mesures vexatoires" des autorités allemandes en Belgique à l'égard de lui, et de sa lettre pastorale écrite pour Noël.

Le général von Bissing, en réplique à une demande faite par "The Associated Press", qui a fait parvenir au cardinal Mercier un télégramme lui demandant des explications exactes se rapportant à cet incident, dit aujourd'hui:

"Le cardinal Mercier me prie de vous faire parvenir la dépêche suivante en réponse à votre demande:

"Je suis très touché de la sympathie que vous m'avez montrée et je vous en remercie; mais je préfère ne pas m'appesantir pour le moment sur les mesures vexatoires auxquelles vous faites allusion et je préfère continuer à me renfermer dans mon ministère épiscopal. Je désire, cependant, déclarer que je n'ai rien à retirer et ne retirerai rien de ma lettre pastorale.

"Cardinal Mercier,
"Archevêque de Malines"

Le général von Bissing ajoute:

"Comme cette réponse du cardinal peut donner naissance à des malentendus, j'ajoute à cela les remarques suivantes:

"J'ai certainement ordonné la confiscation des épreuves de la lettre pastorale dans les ateliers de l'éditeur et j'ai sommé les prêtres de donner les exemplaires qu'ils avaient en leur possession.

"Le cardinal n'a jamais été arrêté et sa liberté personnelle en aucune manière n'a été compromise. Je l'ai simplement prié, par l'intermédiaire d'officiers d'état-major, de me donner des explications relatives aux tendances de la lettre pastorale, et en outre de cela, de manière à prévenir des manifestations possibles, je lui ai demandé d'abandonner un voyage qu'il avait projeté de faire à Anvers.

"Ces mesures peuvent sembler vexatoires au cardinal, mais elles étaient absolument nécessaires de manière à éclairer la situation.

"Gouverneur général
von Bissing."

LE COMTE VON BERCHTOLD DONNE SA DEMISSION

Elle est acceptée par l'empereur François-Joseph

Vienne, 15.—Le "Wiener Fremdemblatt", publie que le comte von Berchtold, ministre des affaires étrangères a donné sa démission et elle a été acceptée.

Le comte von Berchtold sera remplacé par le baron von Rajecz, ministre de la cour royale dans le cabinet hongrois.

La communication publiée dans l'édition du soir du "Wiener Fremdemblatt", annonçant la démission du ministre des affaires étrangères, dit:

"Le comte von Berchtold qui depuis longtemps désirait se retirer, avait demandé à l'empereur de le relver de ses fonctions. L'empereur reconnaissant les raisons personnelles très importantes, poussant le ministre à faire cette demande, a acquiescé.

"Le comte von Berchtold sera remplacé par le ministre hongrois, baron von Rajecz."

DANS LE CAUCASE

Les Russes font un régiment turc prisonnier

Pétrograde, 15.—L'état-major général russe de l'armée du Caucase publie le bulletin officiel suivant:

"Le combat dans la région d'Olti, situé à quatre-vingt-cinq kilomètres de Kars, continue avec opiniâtreté, l'arrière-garde des Turcs se trouvant sur la rivière Olti et à l'ouest.

"Le combat acharné dans la région de Kara-Urgan a penché récemment en notre faveur.

"Le 11 janvier, nous avons capturé le 92e régiment d'infanterie, y compris onze officiers, trois médecins-majors et 1,500 soldats.

"Nous avons aussi détruit en partie le 52e régiment d'infanterie, dont 250 soldats et un officier sont tombés entre nos mains.

"Nous avons pris une hauteur en territoire turc et, en même temps que le camp de l'ennemi nous nous sommes emparés de dépôts d'artillerie et de munitions."

LES OPERATIONS RUSSES

Les Russes occupent plusieurs villages en Prusse orientale

Pétrograde, 15.—Le communiqué officiel publié ce soir par l'état-major général du commandant en chef, dit:

"Des coups de fusils et des coups de canons n'ont cessé d'être tirés pendant la nuit du 12 janvier tout le long du front.

"Des engagements plus importants se sont livrés dans certains districts et sur la route suivie par notre colonne d'avant-garde, qui s'avançait dans cette région à l'est de Rosog (Prusse orientale).

"Nos troupes, ayant repoussé la cavalerie ennemie soutenue par l'infanterie, ont occupé plusieurs villages. Les Allemands n'ont pu être chassés d'un de ces derniers, qui était des mieux fortifiés, que par une charge à la baïonnette.

"Au sud-ouest de Mlawa, nous avons avancé dans la direction de Radzanowa.

"Sur le front qui comprend les villes de Koslow, Biskoupe, Zakrzw et Suchd, les Allemands, après avoir tiré de nombreux coups de canon, ont pris l'offensive contre la partie de ce front située au sud.

"Nous les avons néanmoins repoussés facilement.

"Dans la région de Borjimow, Gaimine, Wolia et Szidlowska, l'ennemi a livré sans succès un grand nombre d'attaques.

"Les Allemands, en marchant sur Gaimine, ont essayé de se mettre à l'abri sous des boucliers.

"Dans la région située au sud de la ferme Moghely, l'ennemi a livré une série d'attaques qui toutes ont été facilement repoussées."

LES ZEPPELINS

Un dirigeable du nouveau type fait une sortie d'essai

Genève, 16.—Un nouveau zeppelin a quitté Friedrichshafen hier pour effectuer un vol d'essai d'une heure.

Après être resté au bord du lac de Constance, le dirigeable a disparu dans le grand-duché de Bade et est revenu plus tard à son hangar.

Avant de faire cet essai, un aéroplane allemand a effectué une reconnaissance de manière à s'assurer qu'aucun aéroplane français ne se trouvait dans ces parages.

On annonce que le nouveau zeppelin partira bientôt pour opérer sur la mer du Nord.

LES BLESSURES

Une communication du docteur Doyen

Paris, 17.—"L'Eclair" publie une note disant que le docteur Doyen vient d'adresser une communication très importante aux membres du parlement, les priant de prendre des mesures immédiates pour atténuer les effets pernicieux d'une circulaire officielle qui a été envoyé, parait-il, le 10 août aux médecins-majors. Cette circulaire leur donne l'ordre de considérer les blessures comme généralement aseptiques, et exigeant seulement un simple pansement au front avant le traitement. Les blessés n'arrivent à l'hôpital que bien longtemps après avoir été blessé.

L'expérience a montré, dit le docteur Doyen, que la plus grande majorité des blessures sont septiques comme le prouve le nombre des cas de gangrène et de tetanos qui doivent leur origine à l'observation des termes de cette circulaire. Il pousse les députés à user immédiatement leur influence pour faire assurer un lavage soigneux de toutes les blessures avec des antiseptiques aussi près que possible du front dans des hôpitaux de campagne établis à cet effet. Après ce premier pansement les blessés seraient envoyés dans les hôpitaux de l'intérieur.

L'instituteur récite le chapelet.

C'est dans un bourg de l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), c'est-à-dire au pays de M. Combes...

Avec tous les hommes valides, le curé est parti pour la guerre. Seuls restent les "anciens", les femmes et les enfants. Les offices divins sont naturellement suspendus, mais la petite église n'est pourtant pas abandonnée.

Chaque jour, chaque soir, le village se rend à la prière, et c'est un instituteur—un vieil instituteur laïque—qui récite le chapelet, cependant que les "anciens", les femmes et les enfants répondent en choeur.

Oui, vraiment, il y a quelque chose de changé en nous.

AUTOUR DE LA GUERRE

SOUS LES OBUS

(L'Ami du Peuple)

On communique au *Temps* le récit de scènes de guerre qui se sont déroulées au cours d'un engagement récent dans les environs de Tracy-le-Mont, (Oise). Ce récit, dû à un caporal brancardier qui a pris part aux faits qu'il raconte et qui a été blessé lui-même, est poignant.

Nos lecteurs y trouveront autre chose qu'une occasion de s'apitoyer sur les horreurs de la guerre: c'est surtout le sentiment d'hommes attachés à remplir leur devoir, même en face de la mort, qui donne à ce récit un caractère vigoureux et réconfortant. Voici la narration du courageux brancardier:

L'action est maintenant engagée. Le duel de notre "75" et de leurs obusiers tapageurs a commencé. Là-bas, en deçà de la ferme de X qui, vers l'est, se détache sur le ciel dans une grosse masse de verdure, et, de chaque côté, deux batteries inondent l'ennemi d'une pluie d'obus qui vraisemblablement fait merveille. Un crépitement lointain indique que l'infanterie, elle aussi, est aux prises. Les mitrailleuses allemandes, dont nous entendons l'exaspérant roulement de moulin à café, pouvant causer du dommage dans les rangs français, il y a lieu, pour le service de santé, d'avancer le plus près possible du centre de l'action afin de secourir ceux qui vont peut-être tomber.

La ferme de Quennevières nous avait été signalée comme servant de refuge à de nombreux blessés français et allemands. Mais le tir de l'artillerie en rendait l'approche, sinon impossible, du moins périlleuse. Sur une longueur de deux kilomètres, le chemin de l'exploitation étendait son blanc ruban déjà marqué par places de taches noires qui étaient des trous d'obus. La perspective d'une promenade sur ce chemin n'avait vraiment rien de réjouissant.

A droite et à gauche, la terre, comme une écumoire, était crevée d'obus; dans un champ, trois vaches étaient couchées côte à côte: elles semblaient dormir. En nous approchant, nous vîmes que toutes les trois, en enfilade, avaient été traversées par un même obus. Un peu partout, sur la terre féconde, chaude déjà sous le gai soleil, des soldats reposaient dans leur dernier sommeil.

Nos obus passent maintenant au-dessus de nos têtes. Les détonations, fortes et brèves, se succèdent de près, quatre par quatre, et des sifflements ébranlent les couches d'air. Nous nous regardons en riant: "Ce qu'ils doivent prendre, là-bas!" Mais tout à coup on cesse de rire: au loin, un grincement connu; un bruit de roue de charrette mal graissée: puis c'est un ronronnement de rouet, qui soudain grandit et passe dans un hurlement atroce pour s'arrêter tout à coup: l'obus a touché terre, cent mètres en arrière, où il éclate dans une gerbe de pierres et de morceaux d'acier, avec un bruit effroyable.

L'obus passé, on reprend la conversation interrompue.

Mais voici que le *petit grincement* se fait entendre à nouveau, et cette fois avec un son particulier, qui se grave à jamais dans la mémoire de ceux qui l'ont entendu une fois. L'obus vient droit à nous. Un ronflement de moteur un mugissement furieux... En un clin d'oeil, nous sommes à terre, à plat ventre, le nez dans la boue. Heureux qui trouve une rigole, un caniveau! L'attente est longue, hélas! Et chacun de nous a le temps de se faire des réflexions fort désagréables: Est-ce pour cette fois? Va-t-il tomber plus loin, ou bien va-t-il me clouer ici, dans cette position ridicule!" Et, de nouveau, le flot des souvenirs monte à la tête—et l'avenir rêvé apparait une dernière fois, radieux!

Pourtant la trombe passe: quatre, cinq, six obus déchirent l'air dans un rugissement: l'instant est terrible: nous nous aplatissons sous le sol. Quelques secondes s'écoulent et des milliers de débris s'abattent en rafale sur les murs et les arbres.

On se relève, tout crotté—on se remet sur ses jambes, tout grognon. Une vague odeur de dynamite emplit l'atmosphère. Tout un pan de muraille a été abattu par l'explosion. Pas de blessés. Tout va bien.

Nous entrons. La cuisine et trois chambres, au rez-de-chaussée, sont pleines de blessés: uniformes français et allemands, pêle-mêle; quelques officiers. Six soldats allemands, valides, dont trois porteurs d'un brassard de la Croix-Rouge, soignent les uns et les autres—nous devons le dire à leur honneur—avec une égale sollicitude. Nous retrouvons avec plaisir un médecin et des infirmiers français dont le concours nous sera précieux.

Beaucoup de ces malheureux, étendus sur la paille sanglante, avaient des blessures horribles. Il en venait toujours, un peu de partout. La ferme leur apparaissait comme un refuge suprême, et ils se traînaient comme ils pouvaient vers cette retraite qui pour plusieurs d'entre eux allait être un tombeau.

Au bout d'une heure, il y en a dans tous les coins, jusque sur les marches de l'escalier. Les plus gravement atteints sont étendus sur des lits et des matelas. Un soldat demande à boire; et quand il se soulève, tendant la main vers le verre d'eau qu'on lui présente, une balle, au travers du volet, vient le frapper en plein coeur. Le malheureux s'affaisse sans une plainte. Les témoins ne font pas un geste, ne prononcent pas un mot. A quoi bon parler? Leur tour va peut-être venir dans un instant.

Il est trois heures de l'après-midi. Le tir, après s'être apaisé un instant, a repris, plus violent qu'auparavant. Les obus sifflent sans discontinuer.

Un adjudant qui a une blessure effroyable nous supplie: "Mes bons amis, je vous en conjure, par pitié, mettez-moi dans la voiture!" Etre dans la voiture qui, dans la cour, attend une seconde accalmie du tir pour emmener de nouveaux blessés, c'est, aux yeux du malheureux, la garantie de son évacuation. Nous nous rendons à son désir. A peine repose-t-il dans la voiture, qu'un shrapnell éclate, l'étendant mort dans cette carriole qu'il considérait comme son salut.

Le tir, soudain, se fait plus précis. Je vois les médecins, indifférents au danger toujours plus menaçant, se prodiguer aux blessés. Les obus tombent en des points toujours plus rapprochés de la partie de l'habitation que nous occupons. Déjà, la plupart des bâtiments de service se sont effondrés. Dans l'étable, les vaches beuglent épouvantées.

Dans la cuisine, un blessé m'appelle. Le malheureux, atteint d'une balle en pleine poitrine, halète. Il se soutient sur un bras, qui glisse toujours sur la paille ensanglantée. De l'autre main il cherche sur sa poitrine, dans sa capote raidie, empesée par le sang figé, une lettre qu'il me tend les yeux pleins de larmes:

"C'est pour tout à l'heure, n'est-ce pas? dit-il. Nous y passerons sans doute tous les deux. Mais, si tu en réchappes: tiens, voilà une lettre."

Il s'interrompit. Un obus passait, pour s'abattre vingt mètres plus loin sur le chemin. Le pauvre garçon me regardait, en souriant tristement, à travers ses larmes. Je pris la lettre qu'il me présentait:

"Ma fiancée!" murmura-t-il.

Je m'assieds près du blessé; l'oreille aux aguets, dans une tension de tous les nerfs et de tous les muscles. Nous attendons la mort avec impatience maintenant. Après avoir employé toutes nos énergies à lutter contre elle, notre devoir accompli, nous la désirons presque, cette grande libératrice de toutes les angoisses et de toutes les souffrances. Et comme si elle répondait à notre appel, la voici tout à coup. En levant les yeux vers le plafond, je vois le plâtre se fendre en une étoile gigantesque, et paraître par une crevasse béante, la partie antérieure d'un obus monstrueux...

Le plafond s'affaisse en entonnoir; en même temps retentit le craquement sinistre des poutres et l'effrayante détonation de l'obus. En un instant la nuit se fait dans mon cerveau; je n'entends même pas les éclats frapper les murs. Puis je reviens à moi, à demi asphyxié par la poussière et les gaz de la dynamite brûlée.

Je me dégage non sans peine. J'étais pris entre la poutre maîtresse, dont une extrémité était appuyée contre la muraille et dont l'autre reposait sur le sol, et la chaise, maintenant brisée, sur laquelle j'étais assis au moment de l'explosion; renversé en arrière sur le parquet, j'avais la tête enfouie sous des briques, plâtres et débris de toutes sortes.

L'air, irrespirable d'abord, se renouvelle maintenant. La maison s'est abîmée du haut en bas, et le ciel bleu et serein nous apparaît par le toit effondré. Les hommes les moins éprouvés dégagent leurs camarades. Presque tous sont en sang. Le pauvre fiancé est mort, broyé; la plupart des blessés ont été atteints à nouveau par l'explosion.

La situation est atroce. Les obus ont abattu la maison de deux côtés. Dans la partie restée debout, un sergent, mortellement frappé, regarde, l'oeil indifférent, le plafond s'incliner dans un craquement, prêt à s'écrouler sur lui.

Nous descendons les blessés dans la cave. La voûte, épaisse et massive, semble solide; mais pourra-t-elle résister longtemps aux énormes obus allemands? Oh! cette cave, pleine en un instant de l'odeur fade du sang, d'une fumée âcre—et où retentit sans cesse la plainte monotone des blessés! Je vois encore un jeune médecin-major qui, ayant pu atteindre la ferme au moment de l'explosion, a été étourdi par la commotion. Il cherche à panser un blessé; mais ses efforts sont vains, et je dois prendre sa place. Je n'oublierai jamais le regard de reconnaissance que me jette ce vaillant médecin qui, vaincu par la souffrance, voit avec désespoir qu'il ne peut plus remplir sa mission sacrée.

Il fallait à tout prix emmener les blessés hors de cette cave, où les obus pouvaient les ensevelir d'un instant à l'autre. A l'asphyxie, sous cette voûte qui d'ailleurs pouvait s'effondrer, la mort par les balles sur la plaine était encore préférable. Tenter de ramener tout de suite les blessés à Tracy-le-Mont, c'était pour eux la seule chance de salut.

Ceux-ci sont rapidement chargés sur la voiture, et le docteur T... les emmène au galop. Je demeure dans la ferme avec le docteur A.... afin de secourir deux blessés dont l'état fort grave ne permet pas le transport, et tous ceux qui peuvent encore chercher un refuge à la ferme. L'heure de la délivrance n'a pas sonné pour nous.

C'es de nouveau l'attente angoissante dans la cave, avec une femme et deux hommes à l'agonie. Quatre heures terribles, pendant lesquelles nous ne cessons pas d'entendre les obus s'abattre sur la maison. Nous étouffons dans cet espace étroit, éclairé d'une lanterne fumeuse, dont les reflets sinistres projettent autour de nous des ombres grimaçantes. L'air n'arrive dans notre refuge qu'à travers une crevasse, creusée par l'explosion d'un obus. Les soins que nous donnons aux blessés trompent notre anxiété.

A sept heures, la ferme entière était effondrée, mais la mitraille tombait toujours aussi drue. Dans un de ces silences, mornes et pesants, qui séparaient les rafales d'obus, un grand cri s'éleva: "Le feu!" Faut-il tenter un effort suprême? En aurons-nous la force? En nous entr'aidant, nous combattons l'incendie sous la pluie des obus. Quelques seaux d'eau judicieusement employés ont provisoirement raison des flammes.

Ce devait être notre dernière épreuve. A neuf heures le bombardement avait pris fin. Nous abandonnions les ruines fumantes encore de la ferme, emportant nos blessés sur une petite voiture à bras. Quelques lumières tremblaient dans le lointain: çà et là, des ombres entrevues s'épanouissaient dans la nuit, ombres fugitives et sinistres de bandits pillant les morts.

Les usines Krupp, à Essen

Remède éprouvé contre l'Asthme.—Depuis que l'Asthme existe, on n'a pas cessé de prétendre qu'on avait trouvé un remède contre; mais jamais il n'a valu et duré. La réputation toujours croissante du remède du Dr Kellogg contre l'asthme lui a donné dans le domaine de la médecine une place sans rivale. Il n'a point connu les méthodes sensationnelles et c'est dans son propre mérite qu'il s'est acquis une réputation.

LE MEPRIS DU DANGER

Le général Grossetti sur la ligne de feu

Paris, 15.—Le général Grossetti a acquis un certain renom, par l'habitude qu'il a de s'asseoir dans un fauteuil, quand le devoir l'appelle sur le front.

Son mépris de la mort est devenu proverbial, et a été fort admiré d'un journaliste japonais, qui visitant le front, a comparé le général à Samuraï.

Malgré sa corpulence qui l'expose tout particulièrement au feu de l'ennemi, le général Grossetti, a échappé jusqu'ici à toutes les blessures, bien qu'il ait perdu la plus grande partie de son état-major.

Une fois entre autres, il rallia un régiment qui commençait à faiblir en prenant un siège et en s'asseyant au milieu d'une grêle de projectiles qui tombaient devant les tranchées défendues par nos soldats. Aussi le général Joffre l'a-t-il fait nommer commandeur de la Légion d'honneur.

Le "Cri de Paris" raconte qu'un officier d'état-major anglais, venant lui apporter des documents importants, trouva le général Grossetti assis comme d'habitude exposé au feu de l'ennemi.

L'officier commençait à lire son message, quand le général l'interrompant, pria son ordonnance d'apporter une seconde chaise. L'Anglais froidement s'assit par terre et continua sa lecture.

ALBERT 1er TERRASSIER

Avec son état-major il relève aux tranchées une équipe fatiguée

Londres, 16.—Un Belge écrit du front à sa famille qui se trouve dans un camp de réfugiés à Londres que le roi Albert a passé plusieurs heures dimanche à creuser des tranchées à l'aide d'une pelle et d'un pic comme un simple soldat.

Alors que le roi accompagné de quelques officiers d'état-major inspectait les tranchées, il s'aperçut que plusieurs soldats paraissaient très fatigués. Il leur demanda depuis combien de temps ils travaillaient. Renseigné, sur ce qu'il désirait savoir, il les envoya prendre quelque repos, en proposant que lui et son état-major continuent leur travail.

LES PERTES ALLEMANDES EN POLOGNE RUSSE

Londres, 13.—Le "Daily Chronicle" publie la dépêche suivante de son correspondant de Pétrograde.

"A Gradow, le 2 janvier au matin, le terrain ressemblait au champ de bataille de Brzezny, ou aux vallées jonchées de morts entre les bois d'Augustowo, au mois d'octobre.

"Comme dans ces terribles défaites, où les généraux barbares sacrifièrent leurs soldats comme de l'eau, ce n'était que monceaux et rangées de morts revêtus de gris. Gradow n'est qu'un des points de la ligne où les Allemands ont fait une attaque et ils y ont perdu plus de 6,000 morts. La même nuit, ils ont attaqué les villages de Guzow, Radziwilloff Mszczonow et Rawa. A chacun de ces points, ils ont été repoussés après avoir subi des pertes énormes. Les estimations provenant de différentes sources, quelques unes officielles, constatent que les pertes allemandes pendant cette seule nuit ont été de plus de 30000 morts tombés sur le terrain et de trois fois autant de blessés et morts dans leurs propres lignes. Ces attaques, de plus, ont complètement échoué et n'ont donné aucun avantage de terrain."

LES PARE-BALLES

Ils sont dangereux pour ceux qui les portent

Paris, 17—M. Lacotte, l'inventeur d'un prétendu pare-balle pour soldats, est poursuivi pour escroquerie par ordre du ministère de la guerre.

Les expériences faites par des experts du ministère de la guerre ont montré que le vêtement est plus dangereux pour celui qui le porte que pour les autres.

Le commissaire de police a saisi toutes les marchandises en magasin de M. Lacotte ainsi que les livres et la correspondance.

DISETTE EN PAIN

Les fonctionnaires allemands prêchent l'économie

Paris, 17.—La disette de pain, en Allemagne, paraît prendre chaque jour une nouvelle importance, si l'on en croit les dépêches reçues à Paris.

Le bourgmestre de Dortmund (Westphalie) a déclaré, à une réunion des conseillers municipaux:

"La victoire de l'Allemagne dépend de la grande économie dans la consommation du pain, la limitant à ce qui est absolument nécessaire, aussi bien pour le pain que pour les produits qui se rencontrent dans toutes les boulangeries."

La "Gazette de Cologne", commentant la situation, prie les autorités militaires à ce qu'on fabrique toute espèce de pain sauf celui qui est nécessaire aux troupes.

Le correspondant du "Temps" à Copenhague dit que l'interdiction du travail de nuit par les boulangers de Berlin n'a produit aucun résultat, car les ménagères ont acheté des stocks de farine et font leur pain elles-mêmes à la maison.

Le correspondant ajoute que le gouvernement est sur le point de défendre de faire du pain dans les maisons privées.

La fin de la Turquie.

L'Allemagne a réussi à lancer la Turquie dans l'effroyable aventure où elle est elle-même enveloppée. C'est évidemment la fin de la Turquie et la grande liquidation définitive de la question d'Orient. Mais qu'importe à l'Allemagne, qui n'a en vue que son propre intérêt et qui a voulu créer à son profit une diversion qui ne lui donnera pas, du reste, les résultats escomptés? Déjà la flotte anglo-française a bombardé les forts de l'entrée des Dardanelles et les Russes ont infligé, dans le Caucase, de sanglants revers à l'armée turque.

L'oeil de verre.

C'est une histoire très touchante que celle de ce petit ouvrier mécanicien de Puteaux.

A la suite d'un accident, on dut, il y a quelques années, lui enlever l'oeil gauche qui fut remplacé par un oeil de verre.

La guerre éclata. Le premier jour de la mobilisation, notre homme rejoint son régiment: on le dirige sur le front où, pendant quatre mois, il se bat en héros.

Au début de décembre, il prend part à une affaire très chaude au cours de laquelle son oeil de verre est brisé.

Stupéfaction du capitaine, qui jamais ne s'était aperçu de l'infirmité du soldat.

D'office, le petit mécano est proposé pour la réforme: on ne veut plus d'un soldat à qui il manque un oeil.

Mais lui ne veut rien "savoir"

—Depuis quatre mois, dit-il, je me bats bien comme cela. L'absence d'un oeil ne m'a pas empêché de descendre des Boches. Je puis bien continuer à me battre encore.

L'affaire en est là.

Ce modeste héros est un humble mécanicien. Il est marié et père depuis quelques jours.

Admirable sang-froid.

Un jeune lieutenant avait été envoyé en avant du front de l'infanterie pour observer les positions ennemies et les signaler par téléphone à notre artillerie. Cet officier s'était posté, dans le nord de la France, dans une tour, à quelques centaines de mètres des tranchées allemandes.

Pendant une demi-heure, il téléphona régulièrment ses ordres pour régler le tir de nos canons. Tout à coup on l'entendit dire avec le plus grand sang-froid:

—J'entends les Allemands qui montent l'escalier. J'ai mon revolver. Ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira.

Ce fut tout. On n'entendit plus parler de l'officier.

UN REGIMENT MIS EN DEROUTE PAR DES HOMMES DU SERVICE

Les 65 hommes qui composaient l'escorte du général descendirent de cheval et les cuirassiers, revêtus de leurs casques d'argents, de leurs cuirasses d'acier, de leurs bottes et du sabre, se préparèrent à faire une charge à la baïonnette... sans baïonnettes. Ils devaient exécuter une attaque contre l'avance d'un régiment allemand qui croyait étreindre la victoire et qui, ayant percé le cercle de fer devant Ypres, s'apprêtait à "produire" une de ces victoires qui font époque dans l'histoire des guerres.

Pris de flanc par ces vaillants "300", le régiment allemand chancela et s'enfuit à la débandade. Et Ypres, cité glorieuse d'un pays fier, malgré la dévastation et les ruines, fut sauvée.

Cette charge fut menée par le général Moussy et son caporal, qui ne sera pas glorifié par l'histoire, parce que son héroïsme n'est pas plus grand que celui de milliers d'autres enfants de France!

(*Times.*)

Le passage de l'Yser.

L'Yser est une petite rivière qui prend sa source entre Bergues et le mont Cassel, coule vers Dixmude, puis se coude vers l'Ouest et va se jeter dans la mer du Nord à Nieuport. Pour la passer et marcher sur Dunkerque, les Allemands ont fait d'énormes sacrifices d'hommes. Les Belges, pour enrayer leur avance, ont ouvert les écluses à Nieuport et inondé la région.

Pour montrer l'ignorance géographique des soldats teutons, il suffit de dire que, dès Liége, ils se croyaient à Paris, dès Lille et la rivière Yser, dans le midi de la France.

LA JUSTICE ALLEMANDE.

Amsterdam, 16.—Une dépêche de Bruxelles au "Telegraf" dit que le conseil de guerre de Liége a condamné le général retraité Gustave Fife et le lieutenant Gille à l'emprisonnement à perpétuité parce qu'ils ont aidé 350 jeunes Belges à passer en Hollande et à rejoindre l'armée belge en France.

Le correspondant ajoute:

"Pendant le procès, le général demanda à être condamné à la peine de mort, disant qu'il avait horreur de la prison. Il déclara à la cour que le kaiser n'était qu'un gredin. Le général Fife a été envoyé à Glatz, en Prusse, dans la prison où se trouve déjà M. Max, bourgmestre de Bruxelles.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, patente de préemption peut être obtenue, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix. $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

EN PROVINCE

LAURIER

M. Narcisse Fournier, maitre d'école à Champlain, nous est arrivé enchanté de ses vacances du jour de l'An, passées dans sa famille. Ses amis étaient à la gare pour lui souhaiter la bienvenue.

* * *

M. et Mme Télesphore Guay ont fait une oeuvre de charité qui mérite d'être signalée. Ils ont accepté avec plaisir d'élever un jeune orphelin que M. le Curé leur a confié. Il trouvera dans ses nouveaux parents la même bonté et la même tendresse que possédaient ceux que la mort lui a enlevé.

STE-AGATHE, MAN.

Nos paroissiens ont voulu une fois de plus prouver leur foi ardente, en assistant en très grand nombre à la messe de Minuit. Notre charmante église était relativement remplie. La crèche, si bien décorée, attirait tous les regards. Les magnifiques cantiques préparés par les Enfants de Marie ne contribuèrent pas peu à rehausser l'éclat de la fête.

* * *

Avec les fêtes de Noël et du jour de l'An, notre gentille amie Mlle J. Brémault nous est revenue de Fisher Branch après une absence de cinq mois. Il fait toujours bon de l'avoir parmi nous tant pour sa franche gaieté que pour sa jolie voix. Nous espérons la garder longtemps.

* * *

M. Georges Vilandré est venu passer les fêtes avec nous. Les amis espèrent qu'il reviendra sous peu.

* * *

Le premier janvier au soir Mlle A. Lemoine recevait ses amies intimes.

* * *

Mlle Aldina Toupin a recommencé sa classe le 7 janvier. Bon courage!

* * *

Nous avons un magnifique patinoir. Nos gentilles patineuses, Mlles D. Guertin, O. Lemoine, J. Brémault, Al. Toupin, B. Robert, O. Dorge, R. Olivier, A. Toupin, C. Guertin, R. Dorge, J. Guilbert, I. Guertin, A. Brémault, A. Olivier, ont organisé un club de hockey. Nous leur souhaitons du succès.

* * *

Hourrah pour Berthilde, qui a fait l'acquisition d'une paire de patins!

* * *

Nos plus sincères sympathies à Eudore qui s'est fait frapper en jouant au hockey.

* * *

Mme E. Olivier, jr., nous est revenue de Sainte-Elizabeth, enchantée de son voyage.

Un abonné.

LE PAS

M. et Mme Gédéon Lafontaine célébraient le 12 courant le 25me anniversaire de leur mariage. A cette occasion tous les Canadiens français du Pas ainsi que plusieurs Anglais, amis de M. et Mme Lafontaine, avaient été invités à une soirée dansante qui avait lieu dans le théâtre Dreamland, loué pour la circonstance. Les danses sur danses se succédèrent, jusque vers minuit. La musique était excellente, et même la fanfare de la ville dont M. Lafontaine, son fils et un de ses neveux font partie, pour payer un tribut d'hommage à M. et Mme Lafontaine, voulut bien jouer quelques morceaux de danses qui furent très appréciés par les invités.

Après le goûter de minuit, M. O. Girouard lut une adresse très bien rédigée et très appropriée pour la circonstance à M. et Mme Lafontaine, au nom de tous les Canadiens français du Pas, exprimant les sympathies qu'on leur portent et exprimant les voeux de bonheur et de prospérité et souhaitant leur voir célébrer leurs noces d'or et plus tard leurs noces de diamants.

M. Lafontaine demanda alors M. Potvin, ex-inspecteur des écoles bilingues du Manitoba, qu'il connaissait depuis plusieurs années et qui était justement en visite au Pas, et qui en arrivant apprenait que son vieil ami M. Lafontaine célébrait ses noces d'argent.
d'argent, de répondre en son nom.

Ce fut donc avec plaisir que M. Potvin remercia, en termes chaleureux, au nom de M. et Mme Lafontaine, tous ceux qui participaient à cette fête de famille pour les voeux qu'ils avaient formulés. M. Potvin parla ensuite en son nom, faisant l'éloge de M. et Mme Lafontaine, les connaissant depuis très longtemps, lorsqu'ils étaient à Saint-Jean-Baptiste, Man. Ceux qui connaissent M. Potvin et sa facilité de s'exprimer, sont à même de juger de quel beau discours les invités ont été favorisés.

Un discours en anglais, prononcé par M. E. Rusk, fut aussi très apprécié de l'auditoire.

Après la chanson "Les Grenadiers", chantée par M. Potvin, et qui fut très goûtée des assistants les danses recommencèrent et durèrent jusque tard sur le matin.

Les présents offerts à M. et Mme Lafontaine étaient très nombreux et fort beaux.

* * *

M. A. Potvin, ex-inspecteur des écoles bilingues du Manitoba était cette semaine en visite chez des amis du Pas. Lors de son séjour ici, il assistait à une réunion de la Société Saint-Jean-Baptiste du Pas, de laquelle il fait partie.

* * *

Le R. P. Renauld, desservant une partie du Nord du diocèse du Keewatin, entre autres places la ville de Port Nelson, est de passage à l'évêché ces jours-ci.

* * *

Les Canadiens du Pas sont heureux de voir s'ajouter à leur noyau une nouvelle famille dans celle de M. et Mme Eugène Boileau, de L'Annonciation, comté de Labelle, P. Q., qui arrivait au Pas mardi dernier, où elle compte s'établir définitivement. M. Boileau est le frère de M. D. Boileau, établi au Pas depuis plusieurs années déjà. M. E. Boileau, comme tous ceux qui viennent au Pas pour la première fois, est étonné de voir notre ville si bien établie et aussi affairée et dit que dans une place comme Le Pas, on ne peut faire autrement que de s'y plaire.

Espérons que d'autres Canadiens suivront son exemple et que sous peu, ici au Pas, nous aurons un fort groupe de Canadiens français.



SAINT-JEAN-BAPTISTE

Il y a eu à la résidence de M. Mac Edward Collette un souper auquel étaient présents: M. Philias Dupuis, Mont Laurier, P. Q.; Mme Adélard L'Heureux, Saint-Barthelemy, P. Q.; M. et Mme Jos. Roy, Lampman, Sask.; M. et Mme Adrien Bellerive, Notre-Dame de Lourdes; M. et Mme Arthur Demers, Morris; M. Georges Collette et Mlle D. Rivard, Morris; M. Jos. Collette et Mlle Emma Duprey, Sainte-Elizabeth; M. M. Duprey et Mlle Olive Collette, Sainte-Elizabeth, Man.; M. et Mme Amable Dupuis, de Saint-Jean-Baptiste; M. et Mme Létourneau, et Mlle Léa Létourneau, M. et Mme Gédéon Roy, M. et Mme R. Bowman, M. Alphonse Dupuis, M. et Mme P. Ricard, M. et Mme Pierre Lambert, tous de Saint-Jean-Baptiste.

A minuit, M. et Mme E. Collette ont offert à leurs invités la soupe aux huîtres et des rafraîchissements.

On s'est amusé jusque tard dans la veillée. On se sépara en se souhaitant de revenir encore l'année prochaine.

SOMERSET

M. le curé Boivin était de passage à Saint-Boniface la semaine dernière.

* * *

Mardi, le 12 courant, en notre église, avait lieu le mariage de Mlle Anna Bergeron, fille adoptive de M. Narcisse Courcy, à M. A.-E. Brousseau, de Qu'Appelle, Sask. L'heureux couple est parti le même jour pour un voyage à Edmonton, Alta.

* * *

Après de bonnes vacances, nos classes ont repris leurs cours habituels, avec le même personnel enseignant. Cependant il est rumeur que M. P. Livingston nous laissera en février prochain, pour la Saskatchewan.

M. M. Rocan est de retour de Saint-Boniface.

Jeudi le 7 courant avait lieu à Saint-Léon le mariage de M. Silvestre Lemieux à Mlle Anna LeBlanc.

Après la cérémonie, tous se rendirent chez le père du marié, M. R. Lemieux, à Somerset, où un copieux dîner les attendait, au milieu d'un grand nombre de parents et d'amis.

M. Silvestre Lemieux et sa jeune épouse résideront sur leur ferme, dans la paroisse de Saint-Léon. Aux jeunes époux, bonheur et succès.

* * *

Notre petite amie, Mlle Alice Girouard, qu'une légère indisposition avait retenu chez elle, est retournée samedi dernier au couvent de Saint-Norbert.

* * *

M. J.-A. Perreault était de passage à Winnipeg la semaine dernière dans l'intérêt de son commerce.

* * *

M. Moïse Landry, de Saint-Boniface, était en visite chez sa mère, la semaine dernière.

* * *

M. J. Poitras, de Saint-Adolphe, est en visite chez sa soeur Mme Courcy.

* * *

M. D. Girouard, marchand, est maintenant installé dans sa [illegible] et somptueuse demeure privée qui lui fait honneur tout en offrant un si beau coup d'oeil à notre village.

Léonce.

L'ALLEMAGNE ET LA TURQUIE

Un résumé du traité conclu par les deux nations

Paris, 16.—Une dépêche de Dedi-Agatch (Bulgarie), dit qu'on y a publié un résumé du texte d'un traité récemment conclu entre l'Allemagne et la Turquie.

Aux termes de ce traité, l'Allemagne doit fournir à la Turquie, pendant la durée de la guerre, les munitions, du matériel de guerre, l'argent nécessaire pour l'armée turque et un nombre suffisant d'officiers et de spécialistes pour faire face aux besoins de la Turquie.

En cas de victoire l'Allemagne promet de remettre à la Turquie un cinquième de l'indemnité de guerre qu'elle obtiendra; en cas de défaite, l'Allemagne introduira dans le traité de paix une clause garantissant l'intégrité du territoire ottoman. Chaque pays s'engage à ne pas conclure la paix séparément.

La Turquie, aux termes du traité, doit faire la guerre à l'Angleterre et à la Russie. Il n'est fait aucune mention de la France.

LE KAISER ETAIT LA!

Les combats en France d'après les versions allemandes

Berlin, 17.—Le ministère de la guerre a publié aujourd'hui le bulletin suivant:

"Sur le théâtre occidental de la guerre, sur les dunes près de Nieuport et au sud-ouest d'Ypres, il y a eu des combats d'artillerie. L'ennemi a dirigé un très violent feu sur Westende qu'il aura détruit avant peu de temps. Les torpilleurs des alliés ont disparu vivement lorsque le feu de nos batteries a été dirigé contre eux.

"Continuant l'activité déployée le 8 janvier au nord-est de Soissons, nos troupes ont fait encore une attaque sur les hauteurs de Vregny et ont chassé l'ennemi de ce plateau élevé. Pendant que la pluie tombait à verse et dans des terrains profondement amollis, tranchées après tranchées ont été pris par des assauts qui ont duré jusqu'après la tombée de la nuit, et l'ennemi a été repoussé jusqu'à la limite de ce plateau. Quatorze officiers français et 1130 hommes ont été faits prisonniers, quatre canons, quatre mitrailleuses et un projecteur ont été capturés. Ce fut un brillant fait d'armes exécuté sous les yeux du souverain.

"Au nord-est du camp de Châlons, les Français ont encore renouvelé leurs attaques hier matin ainsi que le soir avec des forts détachements, à l'est de Perthes. A certains endroits, ils ont pénétré dans nos tranchées, mais ont été repoussés par d'énergiques contre-attaques dans leurs positions après avoir subi de grandes pertes et laissé 160 prisonniers dans nos mains.

"Dans l'Argonne et dans les Vosges, il n'y a rien d'important à signaler."

* * *

Berlin, 17.—Il a été déclaré aujourd'hui que le bombardement de Reims par les Allemans, était poussé avec vigueur. Pendant la journée d'hier 108 obus sont tombés au-delà des lignes françaises dans la ville, occasionnant des dommages considérables. Le combat continue aussi à l'est de cette ville et dans le voisinage de Soissons où plusieurs violentes attaques françaises ont été repoussées.

Photo by American Press Association.

Après la bataille, autour d'Arras

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — *No* 10

—Je me tenais sur le seuil du magasin à onze heures environ, quand je vis venir dans la rue la plus étrange figure que vous puissiez vous imaginer. Il faut d'abord que je vous dise comment elle était habillée. Rien de plus ridicule. Elle avait une espèce de robe de soie ou de satin noir très étroite et ornée tout autour d'une quantité de petites ganses qui avaient dû jadis être noires et qui étaient devenues grisâtres. Pardessus cette robe elle portait un petit mantelet de couleur passée et si vieux d'étoffe et de forme, qu'il datait certainement de la génération précédente. Il me serait difficile de vous donner une idée de son chapeau; tout ce que je puis dire c'est qu'il était au moins deux fois aussi grand qu'aucun de ceux que j'ai vus. De ce chapeau descendait jusqu'à ses pieds un grand voile noir au travers duquel on distinguait des roulements d'yeux comme personne n'en a jamais fait. Elle portait un ridicule de soie noire orné de pièces de drap de toutes couleurs, ce qui le faisait ressembler à un fragment de l'arc-en-ciel. Elle était ornée d'un grand éventail de plumes, chose assez remarquable à ce moment de l'année. Cet éventail, déchiré en plusieurs endroits, était raccommodé avec de la ficelle, un fragment de mouchoir de poche et un morceau de journal. Toutes ces choses, dont j'oublie au moins la moitié, étaient attachées ensemble avec des épingles et réunies en un gros paquet qu'elle portait sous son bras gauche, d'où elles pendillaient de côté et d'autre de la manière la plus singulière. Ses vêtements, tout ridicules qu'ils fussent, l'étaient encore moins que sa démarche. Cette femme en effet paraissait vieille et infirme, et elle marchait sur la glace avec des précautions si minutieuses et une si drôle de tournure, que si vous l'eussiez vue, Gerty, je suis sûr que vous en eussiez ri de tout votre coeur.

—C'est sans doute quelque pauvre folle? demanda True.

—Non, dit Willie, je ne crois pas qu'elle le soit. Elle est singulière sans doute, mais voilà tout. Au moment où elle arrivait devant la porte du magasin, ses pieds glissèrent, et je la vis tout d'un coup tomber sur le pavé. Je m'élançai dans la crainte que la pauvre femme ne se fût blessée dans sa chute. M. Bray et un étranger qui causait avec lui me suivirent. Elle nous parut d'abord étourdie: on l'entra dans le magasin, et au bout d'une minute ou deux elle reprit ses sens. Vous demandiez si elle était folle, oncle True? Vraiment non, elle ne l'est pas, elle est aussi saine d'esprit que vous. A peine eut-elle ouvert les yeux et parut-elle se reconnaître un peu, que son premier soin fut de jeter un coup d'oeil à son sac et à tous les brimborions qui y étaient appendus. Elle les compta pour voir si rien n'y manquait, et cette vérification faite elle remua la tête d'un air de satisfaction. Pendant ce temps M. Bray lui avait préparé un verre de cordial, et il le lui offrit en lui recommandant de le boire, mais elle refusa poliment et repoussa le verre des deux mains pour témoigner l'horreur que lui inspirait un pareil breuvage. Le monsieur qui se trouvait là souriait et lui conseilla de le prendre, l'assurant que cela ne pouvait pas lui faire de mal. A cette nouvelle invitation, la vieille dame se retourna du côté de l'étranger, lui fit un salut poli et lui demanda d'une petite voix cassée s'il pouvait lui jurer sur son honneur de gentilhomme que ce n'était pas une potion exhilirante. Le monsieur put à peine s'empêcher de rire en lui répétant que cela ne pouvait lui faire que du bien. "Puisqu'il en est ainsi, dit la vieille, je me risque à avaler ce breuvage, il a une odeur très aromatique." Elle parut en apprécier le goût aussi bien que l'odeur, car elle but jusqu'à la dernière goutte. Quand elle eut posé le verre sur le comptoir, elle se tourna de mon côté et me dit: "Sans l'assurance de ce monsieur sur l'innocence de ce liquide, je ne l'aurais pas bu en votre présence, mon jeune maître, n'eût-été que pour l'exemple; car, bien que je ne fasse partie d'aucune société de tempérance, je sais ce qu'en pareille circonstance doit faire une dame comme il faut. C'est une affaire de convenance." Le cordial avait fait merveille, la vieille femme se ressentait si peu de sa chute qu'elle témoigna le désir de se remettre en route. Je craignais qu'il ne lui arrivât quelque nouvel accident, et je dis à M. Bray que s'il pouvait se passer de moi pendant quelque temps je m'offrais à reconduire cett dame. Mon patron ayant volontiers consenti, j'offris mon bras à la vieille femme et je me mis à ses ordres. Nous sortîmes ensemble et j'entendis rire derrière moi: c'étaient mon patron et l'autre monsieur qui évidemment se moquaient de moi et de ma compagne; mais j'y pris peu garde et je poursuivis ma route.

Chaque personne que nous rencontrions s'arrêtait pour nous regarder, et vraiment on avait raison, car nous faisions à nous deux un singulier couple. Non-seulement la vieille dame avait accepté mon bras, mais encore elle s'y était cramponnée avec ses deux mains et me serrait de toutes ses forces.

—Mais quel est le nom de cette dame? dit Gerty, ne le savez-vous pas?

—Non, dit Willie, elle n'a pas voulu me le dire. Je lui ai aussi demandé son âge.

—Et quel âge a-t-elle? dit Gerty.

—Soixante ans, à ce qu'elle m'a dit.

—Pauvre femme, reprit True, elle est sans doute en enfance.

—Non, non, elle n'y est pas, elle a tout son bon sens. Il est vrai que parfois elle dit des choses fort singulières, mais la plupart du temps elle parle d'une manière aussi sage que sensée. Au moment où nous entrions dans Beacon street nous rencontrâmes toute une troupe de petites filles qui sortaient de l'école, et je vous laisse à penser quels éclats de rire partirent à notre aspect du milieu de leur groupe joyeux. Quelques-unes de ces petites créatures, plus audacieuses que les autres, poussèrent l'impertinence jusqu'à venir nous regarder sous le nez avec des mines railleuses qui excitèrent au plus haut degré l'irascibilité de ma compagne. Malgré tout je demeurai fidèle à mon poste et méritai jusqu'à un certain point par ma constance les compliments dont la vieille inconnue ne cessa de m'accabler.

Ici se termina le récit de Willie.

True, qui l'avait écouté avec la plus grande attention, ne put s'empêcher de lui frapper doucement sur l'épaule en le félicitant d'avoir eu assez de force de caractère pour braver par égard et déférence pour la vieillesse le respect humain, l'ennemi peut-être le plus difficile à vaincre.

Gerty mêla ses éloges à ceux de son père adoptif.

—Allons, allons, reprit le jeune homme, c'est convenu, Willie est un héros ou bien il a deux amis fort indulgents, ce que je crois de préférence. Mais, voyons, Gerty, Charles XII nous attend, et nous avons beaucoup à étudier ce soir, d'autant mieux que nous ne nous reverrons peut-être pas de sitôt. M. Bray n'est pas bien, je crois qu'il a la fièvre, et j'ai promis d'être de retour au magasin demain après dîner. S'il allait être malade, je serais trop occupé pour pouvoir venir ici.

—Il faut espérer que cette maladie n'aura pas de suite, dirent en même temps True et Gerty.

—C'est un si brave homme! dit True.

—Et qui vous aime tant, Willie! ajouta Gerty.

Mais le lendemain les craintes de Willie devinrent plus fortes. Il trouva son maître couché et incapable de se lever. Le docteur avait remarqué des pronostics alarmants.

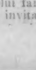
Bientôt une fièvre typhoïde se déclara, et trois jours après l'honnête pharmacien avait cessé d'exister.

Cette mort si soudaine et si imprévue fut un coup terrible pour Willie, d'autant mieux qu'elle exerca sur sa position une fâcheuse influence. Le magasin fut fermé par la veuve, qui avait pris la résolution de le vendre et de se retirer à la campagne le plus tôt possible.

De la sorte Willie se trouva sans emploi. Depuis quelque temps ses appointements avaient été augmentés et contribuaient sensiblement au bien-être de sa mère et de son grand-père, qui, grâce à ce surcroît de ressource, avaient pu se relâcher un peu de leurs fatigants travaux. La pensée de leur être à charge, ne fût-ce que pour un jour, était insupportable à Willie; aussi fit-il de suite des démarches pour obtenir un nouvel emploi. Il se présenta d'abord dans toutes les pharmacies de la ville, mais personne n'avait besoin d'un jeune homme de son âge, et toute une journée passa dans ces inutiles recherches.

A la nuit il rentra chez sa mère désappointé, mais non découragé, et résolu à chercher ailleurs, puisqu'il n'avait pu trouver de l'emploi dans une pharmacie.

Mais que faire? Telle était la question qui se posait d'elle-même. Il en causa longtemps avec sa mère. La bonne dame trouvait que l'éducation et les talents



L'AME DES RUINES

Maurice Barres

(L'Echo de Paris)

Me voilà donc, au soir tombant et sous la pluie, dans les ruines de Gerbeviller-le-Martyr, qui cherche les religieuses portées à l'ordre du jour de l'armée par le général de Castelnau.

—Vous voulez voir la "chère soeur Julie"? Il n'y a pas à vous tromper. C'est la maison qui reste, en montant, à votre main droite.

La maison qui reste! La voici: une maison sans cachet, mi-paysanne, mi-bourgeoise, et la salle à manger, où j'attends quelques minutes la soeur, est ornée d'une suspension en camelote de bazar. Je suis bien content de cet ensemble sans grâce, commun. Je vais voir en pleine vie médiocre un fruit né de la circonstance.

Mais voici Mme Julie Rigarel, en religion soeur Julie, celle-là même que le général a glorifiée, que le préfet est venu embrasser, à qui le sous-préfet a conféré provisoirement tous les droits du maire.

—Ma soeur, avec un grand respect, le président de la Ligue des Patriotes vous salue.

Et j'explique à la noble femme que je parcours la Lorraine pour me renseigner sur les vilenies des Allemands et sur les mérites de mes compatriotes.

Je distingue mal ses traits dans la faible lueur que donne la petite lampe à pétrole de la suspension. Je vois seulement que c'est une personne un peu forte, débrouillarde, parlant vite, avec beaucoup d'accent, pareille à toutes les religieuses et beaucoup de dames de nos petites villes, mais demeurée plus rustique et rayonnante de bonté.

—Mais, qu'est-ce que j'ai donc fait pour qu'on s'occupe de moi comme ça! Les soeurs de Saint-Charles sont hospitalières, je ne devais pas agir autrement.

Les soeurs de Saint-Charles! la congrégation lorraine par excellence, une vieille fondation de notre duché. De par leurs lettres patentes, du dix-septième siècle, elles avaient mission de prier pour la conservation et la prospérité de la maison de Lorraine. Elles viennent de bien servir l'honneur du peuple lorrain.

—Soit! ma soeur, vous n'avez rien fait qui soit extraordinaire pour une soeur de Saint-Charles. Mais des choses extraordinaires, vous en avez vu.

—Ah! j'en ai vu! La grande fusillade et le bombardement, ce fut le 24 août, de neuf heures du matin à neuf heures du soir. Dans la nuit du 23 au 24, on nous avait envoyé des petits alpins pour défendre le passage. Une cinquantaine, et si jeunes, des enfants. Ils se battaient. Nous recevions des bombes, des balles. Le maire leur dit: "Mes enfants, vous ne pouvez rien, ils sont trop nombreux. Et vous allez exposer le village." Ils répondirent doucement: "Le général nous a donné l'ordre de tenir jusqu'au bout." Et ils tinrent jusqu'au soir, où l'infanterie allemande arrive dans le centre de la ville. A ce moment, ils réussirent à se glisser à ras de terre et puis par-dessus les murs du cimetière sans que les Allemands les vissent. Alors ceux-ci s'en prirent aux gens de la ville. Ils entraient dans chaque maison en frappant et chassant tout le monde. Un officier arriva chez moi avec des soldats. Il monta chez mes blessés. Les pauvres petits tremblaient. Et moi, je me suis mise entre eux et lui et je disais: "N'y touchez pas, ils sont blessés." Alors il allait à chaque lit et jetait, lui-même, la couverture à terre, pour voir les pansements. Il avait un revolver dans une main et un poignard dans l'autre. Je le suivais, je le précédais. Ah! j'étais effrontée. J'en suis encore étonnée. Comment ai-je osé? Je ne savais pas alors qu'ils étaient en train de tuer et de martyriser des femmes, des enfants dans le village.

Elle me donne des détails sur les crimes des Allemands contre les personnes, et, soudain, épouvantée par les images qu'elle réveille:

—Croyez-vous qu'ils reviendront? me dit-elle. Oh! j'ai peur.

Cette interrupion est bien belle; elle laisse voir la nature sous l'excellence de la religieuse.

—Ils vous ont épargnées, vous et vos religieuses, ma soeur?

—Je soignais leurs blessés comme les nôtres. C'est mon devoir de soeur de Saint-Charles. J'ai le droit de préférer les nôtres, mais, eux, je les soignais également. Tenez, le 25 août, nous avons eu 258 blessés prussiens, et personne pour les soigner. "Et vos majors? leur disions-nous.—Ils nous ont abandonnés". Nous les pansions. Nous ne savions rien faire de savant. Il y en avait un, ses deux doigts pendaient: je les ai coupés avec mes ciseaux. C'est à Roselieures surtout qu'ils ont été massacrés par notre 75. Ils n'avaient plus de mollets, plus de joues, plus de côtes.

—Se plaignaient-ils?

—Non. Ils disaient: Ça me brûle. Ils étaient entrés à Gerbeviller, le 24 août, le soir, je vous l'ai dit. Eh bien! le 28, à cinq heures du soir, les Français rentraient. Vous pensez quelle lutte, et qui a duré, sans discontinuer, jusqu'au 13 septembre, à huit heures du soir. C'était la bataille toujours, le duel d'artillerie, la mitrailleuse surtout, ce que nos gens appellent le moulin à café.

La soeur me donne un tas de renseignements que je laisse glisser à terre pour recueillir seulement ce qui me fait connaître elle-même. Ce n'est pas le désastre de Gerbeviller que je lui demande; j'ai vu les ruines: et ce n'est pas non plus le récit du combat: il faudrait le placer dans l'ensemble des opérations. Je suis venu pour la voir, elle-même, pour voir une personne qui possédait à son insu une puissance héroïque et qui s'est révélée dans un mouvement d'enthousiasme quand cela fut nécessaire.

—M. le curé, me dit-elle, avait été emmené par les Allemands. L'église brûlait. Alors l'idée m'est venue soudain que le ciboire était en danger. J'ai couru le prendre dans le tabernacle, je l'ai apporté ici, et m'étant mise à genoux, je me suis communiée.

Ici, dans cette salle, sous la suspension dorée! Ce tableau m'explique la soeur Julie: une nature excellente, formée divinement. Je me trouve en présence d'une personne de la campagne, pleine de bonté et d'esprit pratique, mais tout cela rehaussé par le sentiment mystique.

Tandis que nous causions, d'autres soeurs, des infirmiers, des officiers, des soldats et puis des réfugiés, parmi lesquels des enfants, et quelques-uns des pauvres habitants revenus dans les ruines sont entrés, l'un après l'autre. Ils m'expliquent qu'ils ont fini d'enterrer les morts de la bataille et que le lendemain matin, au milieu des tombes, on dira pour eux une messe en plein air. Ils me demandent d'y prendre la parole; la soeur Julie insiste, et moi, j'en décline l'honneur, non certes que je veuille m'épargner un petit effort, quand il s'agit de gens qui se sont fait tuer, mais parce que je me sens indigne d'un si grand rôle réservé dans mon esprit aux prêtres, aux soldats, à ceux qui ont souffert.

—Vous auriez fait plaisir à tous.

Ce mot de la soeur Julie me poursuit dans l'obscurité où je me retrouve, tandis que la voiture, une fois encore, nous fait traverser les ruines et court vers Lunéville. Je songe au service qu'elle nous rend en manifestant la générosité morale de notre nation auprès des horreurs allemandes. C'est par elle que l'on comprend le cri de l'orateur sacré:

"Les mains élevées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que les mains armées de piques et de lances". Il est certain que cette religieuse qui soigne les assassins eux-mêmes sur le lieu de leurs assassinats, et quand elle est la fille et la soeur des victimes, vous a une autre allure dans Gerbeviller que les *Ivrognes sur le charnier* dans Raon. Souhaitons qu'elle soit vue dans les décombres de sa ville, cette âme rayonnante de femme française, par les Américains et par les nations neutres qui balancent entre la France et l'Allemagne. Mais qu'avais-je besoin, tout à l'heure, d'opposer à son désir mes scrupules! Elle a organisé une belle cérémonie; elle trouve que mes titres, quels qu'ils soient, y ajouteraient quelque chose: je n'ai qu'à lui obéir. Retournons à Gerbeviller. Et j'y retourne et je lui dis:

—Ma soeur, c'est entendu. Je vais coucher à Lunéville, mais demain à neuf heures, bien exactement, je serai de retour et vous rejoindrai, pour la messe, sur le plateau, entre Gerbeviller et Moyen.

Maurice Barrès,
de l'Académie française.

Un grand nombre de mères ont droit de bénir l'Exterminateur de Vers de Mother Graves parce qu'il a soulagé beaucoup d'enfants et leur a donné la santé.

UNE ATTAQUE DE NUIT

Comment les soldats français défient la mort dans les tranchées

Paris, 16.—Le "Figaro" a publié le récit d'un combat de nuit le plus pittoresque qu'il ait encore fait un correspondant de guerre d'un journal français. L'auteur de ce récit est Charles Tardieu, caporal d'infanterie; il y a noté en détail, demi-heure par demi-heure, tous les incidents d'une nuit où les contre-attaques ont sans cesse succédé aux attaques, depuis 6 heures du soir jusqu'à l'aube. Après avoir décrit trois attaques allemandes successives, pendant lesquelles les réflecteurs jouèrent un rôle important, le caporal écrit ce qui suit:

"2 h. 25 du matin.—Tous les caporaux courent en arrière de la ligne de feu pour chercher des munitions. Chaque homme a déjà tiré cent cartouches. Nous atteignons le trou, situé à vingt mètres en arrière des tranchées, qui abrite nos munitions de réserve, puis, toujours courant nous rapportons un chargement de paquets de cartouches que nous distribuons à nos hommes. Ceux-ci nettoient leurs fusils. Une heure passe; le silence n'est rompu que par une fusillade intermittente et par les gémissements des blessés et des mourants, dont quelques-uns crient: "Kamarades, kamarades, à boire, à boire!" Nous nous occuperons d'eux quand le jour sera venu.

"3 h. 15.—Les voilà qui reviennent. Les balles sifflent au-dessus de nos têtes. Notre capitaine fait à voix basse passer l'ordre de n'ouvrir le feu que quand les sales Boches atteindront notre réseau de fil de fer, et alors de tirer comme le diable. Nous avons un sourire farouche et restons calmes. A tout instant la fusillade se rapproche. Nous attendons toujours derrière nos meurtrières, risquant de temps en temps un coup d'oeil par la fente. Ces meurtrières n'ont guère plus de 15 centimètres de large, mais si par chance une balle y passe, c'est un crâne brisé et un homme mort. Cette attente silencieuse produit chez tous une terrible tension nerveuse.

"Les dents serrées, nous n'en restons pas moins aussi inertes que des marmottes. Au-dessus de nos têtes, le fusées lumineuses éclatent dans toutes les directions, comme des chandelles romaines. Un moment plus tard un signal lumineux éclate à 50 mètres au-dessus de nos tranchées, les éclairant pendant plusieurs secondes aussi bien que la lumière du jour. Nous nous aplatissons comme des taupes contre le parapet, car immédiatement éclate une fusillade terrible et les canons allemands de 77mm., ayant mieux réglé leur tir qu'au cours des attaques précédentes, nous envoient des obus qui, fort heureusement, éclatent à 100 mètres en arrière de nos lignes. Cette attaque doit être générale car nous entendons le crépitement de la fusillade au loin à droite et à gauche.

"Tout à coup, malgré nous, nous frémissons. Les courts clairons allemands viennent de lancer dans la nuit les quatre notes en mode mineur, lugubres et mortuaires, de leur charge, cris, jurons, vociférations éclatent en avant de nous. Notre capitaine nous commande des feux de salve: "Joue!"—"Feu!" "Ils doivent avoir pris quelque chose", dit l'un de nous d'une voix nasillarde accompagnée de l'accent montmartrois. Mais les commandements recommencent: "Joue!"—"Feu!" Quel sport! Alors, semblable au bruit des machines à coudre, les cric-crac-cric-crac de nos mitrailleuses se mêle au concert. Notre capitaine nous conseille de tirer bas, "Joue!"—"Feu!" Les salves se succèdent sans interruption. L'élan de l'ennemi semble se briser, sa fusillade diminue d'intensité. Nous entendons leurs officiers crier et jurer après leurs hommes, avec des voix perçantes et pénétrantes. Une exaltation joyeuse nous donne une sorte de fièvre. "Joue!"—"Feu!" Mais les sales Boches reviennent sur nous d'un élan nouveau. Poussés par leurs officiers, qui semblent être fous furieux, les voici qui atteignent notre réseau de fil de fer. Alors notre capitaine commande: "Feu à volonté", puis, "Feu à répétition! épuisez le magasin!" Et comme les silhouettes des Allemands, par groupes, hésitants, commencent à se dessiner à nos yeux, pendant qu'ils s'efforcent de couper les fils de fer, ils tombent comme des marionnettes. Déjà quelques-uns de nos hommes, ivres de fureur, sont debout dans les tranchées.

"Notre capitaine commande: "En avant, à la baïonnette". Une clameur sort de nos poitrines, et le seul clairon de notre compagnie, qui soit encore en vie, sonne la charge. Et nous voilà lancés baïonnette en avant. A peine atteignons-nous les boches qu'ils sont en déroute. Quelques-uns s'enfuient pêle-mêle, jetant à terre leurs armes et leurs sacs. "Halte!" commande notre capitaine. Nous nous étendons sur le sol et nous nous remettons à tirer sur les survivants ennemis. "Rentrez dans les tranchées!" dit le capitaine. Encore quelques salves dans la direction des Allemands, puis "Cessez le feu, prenez vos musettes, mangez et reposez-vous" commande notre chef.

"Tout relèvent silencieux; on n'entend plus que les gémissements des blessés. Nous apprenons que l'assaut des Allemands a été repoussé tout le long de la ligne. Leurs pertes ont dû être terribles.

"5 heures du matin.—Grisâtre et brumeuse l'aurore apparaît derrière la ligne des ormeaux. Bientôt nous pouvons voir ce qui s'est passé. Plus de trois cents Boches, tant morts que blessés, sont étendus sur le sol en face des tranchées de notre compagnie. Nos cuisiniers quittent leurs abris et s'en vont en arrière préparer le café que nous avons bien gagné et qui sera accompagné d'une soupe aux choux. Notre capitaine se frotte les mains d'un air satisfait. Une forte patrouille sort de nos tranchées pour aller reconnaître les positions de l'ennemi dans le bois de sapins. Le reste de la compagnie va essayer de dormir."

Ce récit du caporal Tardieu, dépeint d'une façon frappante ce qui se passe presque toutes les nuits sur le front, où les Français font des progrès lents mais réguliers, gagnant quelques centaines de mètres d'un coup, et donne une idée bien précise de la guerre des tranchées.

LES SOUFFRANCES DES ALSACIENS

Bâle, 13.—Les Alsaciens qui sont de passage à Bâle disent que l'état de siège pèse lourdement sur leurs compatriotes.

Ils déclarent que l'emploi de la langue française est, d'après les ordres des généraux allemands qui commandent les 14e, 15e, 16e et 21e corps d'armée, considéré comme une offense.

Ces généraux basent leur décision à ce sujet sur les lois impériales de 1878 et de 1882.

Les conseils de guerre reçoivent les témoignages d'enfants et même de serviteurs et s'en contentent comme preuve de culpabilité en ce qui concerne l'emploi de la langue française.

Le "Démocrate", de Delemont, dit que le 15e corps allemand, commandé par le général Deimling, est arrivé à Mulhouse, avec mission de diriger un mouvement offensif afin de chasser les Français de l'Alsace.

Des mesures sont prises rapidement pour engager à bref délai les opérations. Dans ces prévisions, tous les blessés transportables ont été évacués des hôpitaux de Mulhouse, Sierenz, Saint-Louis et Huningue.

Les Allemands construisent des tranchées nombreuses à Markolsheim.

De Cassel sont arrivés également 800 hommes à Delme (Lorraine) pour faire les mêmes travaux de défense.

---

de son fils le rendaient digne d'occuper une position au moins égale à celle qu'il venait de perdre. Elle ne pouvait supporter l'idée de le voir se livrer à des travaux d'un rang inférieur. Sans s'estimer plus qu'il ne valait, Willie partageait à cet égard les idées de sa mère. Il se sentait capable de remplir une place même plus difficile et plus importante que celle qu'il avait chez M. Bray. Il fut donc arrêté qu'il ferait de nouvelles démarches dans ce but. Il s'informa partout, mais il n'avait personne pour le recommander, et l'on ne voulait pas se charger d'un jeune garçon dont on ignorait les antécédents et qui n'avait pas de répondants.

Plusieurs jours se passèrent dans ces tristes préoccupations. Chaque soir il rentrait à la maison plus abattu et plus désespéré. Il tremblait, après chaque déconvenue, d'aborder sa mère et son grand-père. Le visage doux et bienveillant de madame Sullivan, qui se retournait vers son fils avec un regard plein d'espérance, doublait encore le chagrin de lui annoncer un nouveau désappointement. Le pessimisme de son grand-père était aussi pour lui un motif de découragement, car l'incrédule vieillard affectait de dire que l'enfant ne trouverait rien à sa convenance, et Willie se trouvait singulièrement humilié de ne pouvoir donner un démenti à ces sinistres prédictions.

Deux semaines s'étant passées sans qu'on se trouvât plus avancé que le premier jour, madame Sullivan, avec cette réserve naturelle aux âmes tendres, évita désormais d'interroger son fils sur le résultat de journée La tristesse de ses regards lui en disait plus qu'elle n'en voulait savoir, et elle croyait inutile de l'affliger de ses propres réflexions. De son côté, Willie, n'ayant rien de bon à annoncer à sa mère, gardait prudemment le silence dans la crainte de la chagriner par le récit de ses rebuffades et des humiliations qui bien souvent étaient l'unique résultat de ses courses de la journée.

XIII—*Brillants projets*

Cet état de choses était pour Willie une rude épreuve, mais il la supporta bravement. Sa mère et son grand-père étaient les principaux sujets de sa préoccupation. C'était pour eux surtout qu'il regrettait de perdre son temps. Mais qu'y faire? Se désoler n'eût servi de rien, et il prit courageusement la résolution d'espérer en la Providence, sans négliger pour cela tous les moyens à sa disposition pour se tirer d'embarras. C'était principalement auprès de Gerty que Willie allait chercher des consolations; il lui racontait ses ennuis et ses tribulations, et, quoique bien jeune encore, l'enfant trouvait des paroles pour relever le courage de son ami. Instruite, sagace et d'un esprit observateur, Gerty en savait plus que les enfants de son âge sur les choses de l'existence, et plus d'une fois elle donna à Willie des conseils que celui-ci se trouva bien d'avoir suivis. Un jour entre autres elle lui demanda s'il s'était adressé aux agences de placement. Il n'y avait jamais songé, et tout en s'en étonnant, il résolut de s'y rendre dès le lendemain. Il s'y rendit en effet, et d'après les promesses qui lui furent faites, il se flatta d'être bientôt tiré d'embarras. Mais la réalité fut loin de répondre à l'espérance; il ne vint rien de ce côté, et le pauvre Willie allait peut-être s'abandonner au désespoir, quand il lut dans les journaux un avis qui sembla lui présenter une nouvelle chance. Il montra l'avis à Gerty: c'était précisément son affaire, la demande paraissait faite exprès pour lui. En effet, on avait besoin d'un jeune garçon de quinze ans, intelligent, capable, bien élevé, et qu'on s'associerait plus tard lorsqu'il aurait pris l'habitude des affaires. Comme on le voit, personne mieux que Willie ne remplissait les conditions du programme.

Gerty s'était si bien monté la tête à la lecture de cette annonce, qu'elle fit bientôt partager son espoir à Willie, et que celui-ci se présenta dès le lendemain matin pour l'emploi indiqué avec plus d'espérance que jamais.

Le monsieur à l'avis était un homme maigre, froid, doué d'un regard très perçant. Il examina Willie avec attention, causa quelque temps avec lui, lui fit un grand nombre de questions, le mit très mal à son aise par des doutes injurieux sur sa capacité et sa moralité, et finit par lui déclarer qu'en supposant les circonstances aussi favorables que possible, et avec les meilleures recommandations, il ne pouvait disposer de la place qu'en faveur d'un jeune homme qui lui apporterait quelques avances.

Cela seul suffisait pour empêcher Willie de songer à cette place, dont il n'eût plus voulu quand bien même elle eût été à sa disposition; car, selon lui, ce monsieur était un fripon ou quelque chose d'approchant.

Jusqu'alors il n'avait point perdu courage, mais cette dernière démarche finit de l'accabler. Son pauvre coeur était si brisé que, craignant de n'avoir pas la force de se contenir devant sa mère, il entra directement dans la chambre de True. C'était la nuit d'avant Noël. True était sorti, Gerty était donc seule. Un bon feu brillait dans le poêle, et la chambre se trouvait vivement éclairée tant par les rayons d'un beau soleil d'hiver que par la porte entr'ouverte du poêle.

Gerty était occupée à faire les gâteaux pour le thé, l'un des rares préparations culinaires pour laquelle elle eût quelque habileté. Elle revenait du buffet portant dans ses mains un plat rempli de farine lorsque Willie entra dans l'appartement. La maigre brusque dont il jeta sa coiffure sur le banc, et dont il s'assit devant la table en laissant tomber sa tête entre ses deux mains fit comprendre à Gerty que quelque grand malheur venait d'arriver à son ami. C'était en effet quelque chose de si peu ordinaire que de voir Willie entrer sans dire un mot, avec un visage tout bouleversé, que Gerty ne put s'empêcher d'éprouver une vive crainte. Laissant de côté l'objet dont elle s'occupait, elle courut vivement à lui, saisit une de ses mains et le regarda en face avec un air d'inquiétude. Ce contact et ce regard sympathique étaient plus que le pauvre garçon n'en pouvait supporter; il laissa tomber son front sur la table, et fit entendre des sanglots déchirants dont chacun trouvait un triste écho dans le coeur attendri de Gerty. Qu'elle criât, qu'elle pleurât elle-même, cela était naturel; mais qu'elle vît pleurer Willie, lui toujours si gai, si heureux, lui qu'elle n'avait jamais vu chagrin, il fallait que la chose fût bien grave. Dans son empressement à le consoler, elle grimpa donc sur les barreaux de sa chaise, et lui jetant les bras autour du cou:

—Je crois, Willie, lui dit-elle, que nous nous étions trompés sur cette place. J'ai réfléchi, cela ne me paraît pas fameux.

—Vous avez raison, Gerty, reprit Willie, mais que vais-je devenir? Je ne puis me procurer aucune position, et je ne dois pourtant pas demeurer ici sans rien faire.

—Nous sommes si heureux de vous avoir avec nous! dit Gerty.

—Sans doute que c'est une agréable chose que d'être à la maison, et j'étais bien heureux d'y venir alors que M. Bray vivait, et qu'apportant toujours quelque chose ici, je savais que tout le monde était heureux de me voir.

—Mais tout le monde est encore heureux de vous voir maintenant.

—Non, ce n'est plus la même chose. Ma pauvre mère paraît attendre que j'aie quelque occupation; quant à mon grand-père il a toujours pensé, je crois, que je ne serais jamais bon à grand'chose: malheureusement je réalise ses prévisions au moment où je devrais leur être le plus utile.

—Mais enfin ce n'est pas votre faute; vous ne pouviez pas empêcher M. Bray de mourir, et je ne crois pas que M. Cooper vous blâme d'être aujourd'hui sans emploi.

—Non, il ne me fait pas de reproches: mais si vous étiez à ma place, et que vous l'entendissiez chaque soir gémir en me regardant, vous penseriez comme moi que cela ne veut pas dire autre chose sinon qu'il se plaint de moi. Il n'aime pas le monde et croit qu'il n'en peut rien sortir de bon et je crains bien qu'il ne fasse pas d'exception.

—Et il a tort, reprit Gerty, parce que vous êtes un brave garçon, et qu'un jour vous serez riche, ce qui le surprendra bien.

—Gerty, vous êtes bonne de chercher ainsi à me consoler! Au surplus, je sais bien que je finirai par faire quelque chose, et si jamais je deviens riche, vous savez que je partagerai avec vous Mais, ajouta-t-il tristement, cela n'est pas facile. Depuis quelque temps je ne pense qu'aux moyens de gagner de l'argent, et je n'en puis trouver aucun.

En disant ces paroles, il posa de nouveau sa tête entre ses mains et retomba dans sa mélancolie. Mais Gerty ne se rebuta pas, et lui saisissant de nouveau le bras:

—Allons, Willie, lui dit-elle, il ne faut plus penser à cela. Eh! mon Dieu! que de gens qui se désespèrent le soir et qui le lendemain se réjouissent! Peut-être que la semaine prochaine nous vous verrons dans une meilleure position que chez M. Bray: alors nous serons tous bien heureux.

Et changeant subitement de conversation, avec cette tactique commune aux enfants comme aux grandes personnes:

—Voici, ajouta-t-elle, deux ans cette nuit même que je suis venue ici.

—Eh! quoi, l'oncle True vous a donc conduite chez lui la nuit avant Noël?

—Oui.

—Alors, dit Willie, au lieu de vous envoyer de bonnes choses, c'est à nous que saint Claude en a apporté dans cette fameuse nuit.

Gerty parut ne pas comprendre cette allusion à saint Claude, l'ami particulier des enfants; aussi Willie, qui avait lu tout récemment quelques détails à ce sujet, entreprit-il de lui raconter ce qu'il savait sur ce patron de la jeunesse.

Gerty, voyant que les pensées de son ami avaient pris une autre direction, retourna à sa cuisine, dont elle s'occupa activement tout en prêtant au récit de Willie une oreille attentive.

(*A suivre*).

LA VERITE SUR LA GUERRE "A L'ALLEMANDE"

Les faits établis par la commission d'enquête sur les assassinats, les vols et les atrocités commises par les soldats du kaiser.

Paris, 13.—Le rapport de la commission, chargée par le gouvernement de faire une enquête sur les actes que les troupes allemandes sont accusées d'avoir commis en France, rapport dont je vous ai donné hier la conclusion, est un document de 26,000 mots qui énumère plus de trois cents cas de violation des lois internationales de la guerre. Chaque cas, basé sur le témoignage de personnes dignes de foi, cite le nom des victimes, donne une description circonstanciée des actes commis, avec date et lieu, et, autant que possible, fournit les noms, grades, corps et régiments des officiers allemands ou des agents allemands présents ou responsables au moment de la perpétration du forfait.

* * *

Il y a de nombreux cas de violences bestiales sur des femmes: l'âge des victimes, dont l'identité a été dûment établie, varie de onze à 72 ans. Il y a même un cas extraordinaire où la victime est une femme âgée de 89 ans. Mais les cas les plus flagrants de violation des lois internationales enregistrés par la commission sont ceux d'exécution de citoyens paisibles et innocents délibérément ordonnée par des officiers allemands, en obéissance aux proclamations affichées, par ordre des grands chefs allemands, sur les murs des villes et des villages français capturés.

Nombreux aussi sont les cas de vol, d'incendie inutile de villes et villages non défendus, de pillage systématique de châteaux et de maisons accompagné d'un transport organisé du butin en Allemagne; tous ces cas sont basés sur des preuves qui seraient jugées largement satisfaisantes par la moyenne des jurys américains Il y a aussi des cas de cruauté à l'égard des blessés français et même des cas où des enfants ont eu le cou coupé. Le rapport cite aussi le cas de l'exécution d'une innocente femme mariée, sur le point d'être mère, qui se produisit à Embermenil, près de Nancy; la victime s'appelait Mme Masson: le peloton d'exécution se composait de huit soldats du 4e régiment d'infanterie bavaroise. En réponse aux supplications des habitants qui demandaient la grâce de cette pauvre femme, l'officier allemand qui commandait le peloton d'exécution répondit: "C'est inutile. Je dois faire fusiller un homme et une femme de ce village: c'est l'ordre du colonel."

* * *

La commission française a examiné, à Sézanne, le château de la baronne de Baye, que le kronprinz s'est accusé d'avoir pillé, et y a trouvé des preuves indéniables que le château a réellement été soumis au pillage. Des vitrines qui contenaient des bijoux russes et des médailles d'or y ont été brisées. La chambre de la baronne de Baye, d'après les termes mêmes du rapport a dû être occupée par un personnage du plus haut rang, car, sur la porte, les mots suivants ont été écrits au crayon "K. K. Hoheit" ce qui signifie: "Altesse impériale et royale".

Personne n'a été en état de nous dévoiler l'identité de cette Altesse impériale et royale. Un général allemand qui logeait chez M. Hanilller, conseiller municipal, a dit à ce dernier que le château avait abrité "le duc de Brunswick et l'état-major du 10e corps allemand."

Le duc de Brunswick, qui était autrefois prince Ernest de Cumberland, est devenu le gendre du kaiser quand il a épousé la princesse Victoria-Louise.

Le rapport dit aussi que, près de Montmirail, le château de Beaumont, qui appartient au duc de La Rochefoucauld a été pillé et laissé dans un état de saleté qu'il est impossible de préciser dans un journal. Bureaux, coffres-forts et boites à bijoux ont été brisés; sur les portes on trouve, au crayon, les noms de major von Didebur et Graf von Waldersee.

* * *

Le rapport fourmille de récits qu'il est impossible de publier. Des soeurs de charité furent parmi les victimes; à une lettre indignée, que lui écrivait un curé, au sujet de la façon dont avaient été traités les habitants de sa paroisse, le duc de Wurtemberg répondit:

"A quoi vous attendez-vous donc? Nous avons eu des soldats attaqués et nous sommes obligés, pour nous défendre d'incendier des maisons et de fusiller des civils. Ces actes sont toujours le résultat de coups de fusils tirés par des civils sur les soldats allemands qui arrivent dans un village".

La publication de tous ces cas de violation des lois internationales cause une émotion d'autant plus profonde que le rapport est rédigé en langage judiciaire calme et précis, sans exagération et sans efforts pour exciter des représailles.

* * *

Londres, 13.—A la requête de la légation belge à Londres, le bureau officiel de la presse a donné aujourd'hui des détails sur les mauvais traitements subis par les membres du clergé catholique de Belgique et sur la destruction de leurs institutions par les troupes allemandes.

Cette déclaration dit que les églises et les maisons religieuses ont été détruites ou profanées dans presque tous les villages et dans un grand nombre de villes où les troupes allemandes firent halte. Dans la plupart des cas les édifices religieux servirent d'écurie ou de prison et les vases sacrés, qui n'étaient pas en lieu sûr furent volés.

Les membres du clergé ont été en butte, de la part des soldats allemands à des indignités d'un caractère tout spécial. Dans les diocèses de Liége, de Namur, de Malines et de Gand, un grand nombre de prêtres, ainsi que d'autres personnes attachées au service des églises, ont été fusillés ou pendus. Beaucoup d'autres furent emmenés en Allemagne où ils ont été soumis à "d'abominables traitements".

La note publiée par le bureau officiel de la presse cite les exemples suivants:

27 août.—Un prêtre américain, un prêtre espagnol et 70 civils furent pendant toute la journée traînés de place en place, maltraités, insultés et menacés d'exécution. Vers le soir ils furent enfermés dans l'église de Campenhout et forcés d'y passer la nuit.

21 août.—Le curé de Duechen, vieillard invalide de 87 ans, fut accusé par les Allemands d'avoir tiré sur eux. Il fut arrêté, hissé sur un canon, précipité dans le fond d'un fossé, torturé et finalement fusillé.

Un témoin, dans sa déposition, a déclaré qu'il avait vu amener à Aershot le 23 août le prêtre Gelrode et trois hommes blessés. Les Allemands accusèrent le prêtre d'être un espion anglais et l'enfermèrent dans une pièce de la mairie. Le lendemain ils le frappèrent à coups de crosses, le conduisirent sur le point de la Demer, le fusillèrent et jetèrent son corps à la rivière.

Un autre prêtre a fait la déposition suivante:

"Le 15 août, de nombreux soldats allemands pénétrèrent dans le village de Schaffen et se mirent à l'incendier et à le piller sous prétexte qu'on avait tiré sur eux. Cent soixante-dix maisons furent brûlées, vingt-sept civils furent assassinés. Les Allemands me maltraitèrent de toutes les façons possibles. Ils élevèrent un échafaud sur lequel ils me menacèrent de me pendre. Ils me lancèrent dans une maison en flammes pour m'en retirer aussitôt. Enfin ils me forcèrent à courir en m'éloignant d'eux et quand je fus à une distance de 200 mètres ils commencèrent à tirer des coups de fusil sur moi. Je tombai, fis le mort et réussis ainsi à m'échapper."

Plus loin, la note dit que la commission d'enquête trouva des preuves que, dans le diocèse de Malines seulement, 26 prêtres furent mis à mort sans raison. Des atrocités semblables se produisirent dans les autres diocèses. Dans celui de Liége 10 prêtres furent fusillés; 20 autres périrent de la même manière dans le diocèse de Namur. Le curé de Spontin fut d'abord pendu par les pieds, puis par les mains, et enfin percé à coups de baïonnette. Dans le diocèse de Tournai, l'évêque âgé de 74 ans, fut pris comme otage et frappé par un soldat. Trois prêtres du diocèse furent fusillés.

La note se termine par ces mots:

"Rien ne peut démontrer plus clairement la façon dont se comportent les Allemands avec les membres du clergé que les termes de la proclamation affichée par les soins des autorités allemandes à Grivegnee le 6 septembre. Elle est ainsi conçue: "Quand on prend des otages, les prêtres, les bourgmestres et les membres de l'administration communale doivent être placés en tête de la liste."


Camp français près de l'Aisne

M. POINCARE A HAZEBROUCK

"Notre victoire, dit-il, sera la revanche de la civilisation latine"

Paris, 16.—Le président Poincaré, accompagné de M. Augagneur, ministre de la marine, est de nouveau retourné sur le front pour remettre un drapeau à la brigade de fusiliers marins qui opère autour de Nieuport. En revenant le président s'est arrêté à Hazebrouck, où il a été reçu par l'abbé Lemire, maire de cette ville et député de l'arrondissement, par des représentants de l'armée française et de l'armée anglaise, et par de nombreux fonctionnaires. Le président a félicité la population du courage dont elle a fait preuve pendant le bombardement d'Hazebrouck par les aéroplanes allemands, et a ajouté:

"Nous devons, plus que jamais avoir confiance dans la victoire, qui sera la revanche de la civilisation latine sur la barbarie."

AU SENAT

M. Delahaye propose d'ajourner toute discussion sur la situation militaire

Paris, 17.—A la séance du sénat, M. Delahaye, sénateur de Maine-et-Loire, en proposant le renvoi à une date ultérieure de toute discussion sur la situation militaire, s'est exprimé ainsi:

—Les discours doivent faire place à la voix du canon. Le pays n'est pas avec les orateurs; le parlement n'a qu'une seule chose à faire pendant que la France est envahie: c'est de se tenir tranquille."

VISION DE COMBAT

Dans la nuit du 5 au 6 novembre, nous avions pris pied sur la rive droite de l'Aisne, à Soupir, distant de 20 kilomètres de Soissons. Il s'agissait de s'implanter plus avant, sur le plateau de Vregny. Par une nuit sombre, une colonne d'infanterie s'y dirige du Nord au Sud et les zouaves de l'Ouest à l'Est. Ceux-ci égorgent les sentinelles ennemies sans donner l'alarme au camp.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la première série de tranchées, situées à Soissons, lorsqu'un zouave se prit le pied dans un buisson, tomba et en se relevant, par mégarde, appuya sur la gâchette de son fusil.

L'unique canon lourd allemand fut vite mis en batterie; mais mal pointé, les marmites passèrent au-dessus de nos braves zouzous, qui gravirent hâtivement la distance qui les séparait de l'ennemi.

L'infanterie bavaroise est disposée en carré épais. Le premier rang est couché, le second à genoux et le troisième debout. Les soldats qui suivent attendent que les hommes placés immédiatement devant eux tombent pour les remplacr.

Sur chacun des flancs de ce carré épais, douze mitrailleuses vont, quand le sifflet l'ordonnera, se développer dans un mouvement tournant et enserrer les zouaves.

Pendant ce temps, du Nord au Sud, l'infanterie française s'avance, elle aussi, disposée en tirailleurs. De ce côté, aucun coup de fusil n'est tiré. Les sentinelles qui gardaient la région Nord des tranchées ont été rappelées dès que les zouaves ont été signalés.

Nos fantassins gagnent les tranchées qui leur font face.

A ce moment, ils entendent la fusillade dirigée contre les zouaves qui, brusquement, sont encerclés par les mitrailleuses. Immédiatement, l'ordre leur est donné de charger à la baïonnette.

La fureur s'empare d'eux lorsqu'ils comprennent que leurs frères sont engagés dans un étau de feu.

Ils se précipitent avec rage et, dans un de ces élans irrésistibles, ils culbutent le flanc droit de l'infanterie bavaroise avec une force telle que le choc qu'ils donnent se répercute sur la masse ennemie, d'homme en homme, et que les soldats placés à l'extrémité du flanc gauche sont renversés.

Les mitrailleuses sont bousculées au moment même où elles entraient en action et jetées à terre.

La lueur de coups de feu éclairait seule jusque-là ce carnage. Mais alors les torches que portaient quelques-uns de nos sapeurs sont allumées et le combat continue, tragique.

Comme si la lumière fumante qui éclaire le champ de bataille était utile aux deux partis, Allemands et Français respectent ceux qui la donnent. Aucun de nos sapeurs n'est touché. Ils se tiennent au milieu des combattants, le bras gauche levé pour mieux éclairer et la baïonnette dans la main droite. Aucun des coups qu'ils donnent ne leur est rendu.

Les Allemands sont transpercés, mais ne tombent pas. Ils hurlent de douleur et sont maintenus debout par la cohésion serrée de leur masse de combat.

Nos fantassins et nos zouaves sont obligés de les tirer par les pieds pour les jeter à terre et mettre à jour de nouveaux ennemis non blessés ou tués.

Les Allemands veulent fuir; ils ne le peuvent, tellement ils sont serrés. Ils ne peuvent ni lever leurs bras pour faire le signe de grâce, ni dégager leurs armes pour vendre chèrement leur vie.

Le plateau est plein de cris assourdissants: l'ennemi crie la douleur, les Français le triomphe... Et de cet ensemble se dégage un hurlement formidable qui se répercute au loin dans l'obscurité.

On tue, on tue encore, on tue toujours. Le sang jaillit de toutes parts, il saute à la figure des assaillants et retombe à terre en rougissant les pantalons de treillis blanc de nos zouaves.

Les Allemands qui restent debout peuvent enfin faire une trouée au travers des cadavres des leurs. Ils s'enfuient épouvantés.

La charge avait duré vingt minutes. L'armée allemande se retirait au loin et, dans son désarroi, elle abandonnait trois pièces lourdes sur ce plateau de sang.

Le lendemain, à l'aurore, on vit paraître à l'horizon un astre rouge, comme s'il avait été éclaboussé lui-même par le sang de cette terrible bataille. C'était le soleil qui se levait.

Un combat sur mer.

Le 19 octobre, dans l'Adriatique, près des bouches de Cattaro, le "Waldeck-Rousseau" eut à subir une attaque qu'un matelot raconte ainsi:

Vers 8 heures, on ne fut pas peu surpris de voir un aéroplane: il s'approcha de notre bâtiment et sembla nous prendre pour but. On sonna le branle-bas de combat, et, en deux minutes, tout le monde fut à son poste; on braqua les mitrailleuses sur l'avion. Il descendit jusqu'à 800 mètres, lâcha une bombe qui éclata à certaine hauteur, en l'air; puis une deuxième qui explosa par le travers de la passerelle, à tribord, à une dizaine de mètres du navire, faisant voler en éclats les vitres du kiosque de commandant. Quelques secondes avant, le commandant avait heureusement fait mettre la barre à 24 degrés à gauche. C'est ce qui nous sauva. Sans cela, la bombe tombait sur la passerelle. Et le commandant de crier à l'aviateur:

—Bravo, vous n'êtes pas fort!

Et il applaudit.

Pendant que tous les yeux étaient en l'air—une troisième bombe était tombée à l'arrière sans nous toucher,—quelqu'un cria:

—Un sous-marin par tribord avant!

Puis, aussitôt après:

—Un sous-marin à l'arrière!

En effet, un périscope venait d'émerger à 100 mètres devant nous. Le feu à volonté fut ordonné. Nos 65 m|m et nos 194 tonnèrent à la fois. De grandes colonnes d'eau et des volutes de fumée montèrent vers le ciel. Puis quand tout se tut, quand l'eau fut redevenue calme, on constata qu'une large nappe d'huile surnageait à l'endroit où le sous-marin s'était montré. Celui-là, j'en suis sûr, ne reverra plus jamais le jour.

Il avait réussi quand même à nous lancer une torpille, qui passa à quelques mètres sur l'avant et nous manqua. Le commandant aussi n'avait pas perdu la tête. Aussitôt qu'il vit le sous-marin, il fit foncer le ... sur lui, à toute vitesse, pour prévenir l'attaque, en abordant, et par des manoeuvres, des changements de direction rapides, il évita les torpilles lancées par l'autre sous-marin. Le moment était critique. On signala un nouveau sous-marin. Cela faisait trois. Et les canons de tonner de nouveau. Puis, plus rien, plus trace de sous-marins, et nous n'étions pas torpillés. Le commandant fit alors diriger le feu sur des torpilleurs ennemis, qui faisaient mine de charger. L'un d'eux parut endommagé. Cela suffit à décourager l'attaque. On tira ensuite sur le fort qui est à l'entrée de Cattaro. Chaque fois qu'un obus tombait, de hautes colonnes de fumée jaunâtre montant au ciel marquaient le point d'éclatement. Cela eût continué encore, mais on nous signala de rallier, et le feu cessa.

Le "Waldeck-Rousseau" rejoignit l'escadre au large, et l'on s'éloigna. Les Autrichiens sont des maladroits. Ils nous ont cernés avec trois sous-marins, attaqués avec trois ou quatre torpilleurs plus un avion, et n'ont pas réussi à nous faire une égratignure C'est de bon augure pour la prochaine rencontre sur le front. Quelque temps une grosse agitation régna. On trouvait que cela avait vraiment trop peu duré, et l'on aurait voulu y retourner.

L'héroisme d'un petit volontaire russe.

Un jeune volontaire russe, âgé de quatorze ans, Alexandre Cherviatkin, vient de recevoir de la part du tsar la croix de Saint-Georges

Cheviatkin, qui a été évacué blessé à Taganrog, est natif de Zashkent, où il s'était engagé comme tambour dans un régiment du Turkestan.

Etant en éclaireur de nuit près de Varsovie après la bataille, il découvrit le corps d'un porte-drapeau russe qui tenait encore, dans ses bras crispés, son étendard.

Il le décloua de sa hampe et l'enroula autour de lui, sous ses vêtements. Soudain, un projecteur allemand révéla sa présence et il fut fait prisonnier. La même nuit, tandis que la sentinelle ennemie qui était chargée de le surveiller dormait, il s'enfuit

La bataille de Varsovie avait été si acharnée que la plupart les hommes, de part et d'autre, dormaient harassés de fatigue. En essayant de regagner les lignes russes, il vit un porte-drapeau allemand qui dormait, à coté de son étendard. Cherviatkin coupa, avec son canif, la soie de la hampe et enroula le drapeau allemand par-dessus l'étendard russe, autour de son corps.

Arrivant, après mille pérégrinations, près des tranchées russes, un projecteur allemand de nouveau le fit découvrir, et une grêle de balles à bonne portée s'abattit sur lui. Il fut grièvement blessé au côté. Se traînant péniblement, il put sortir du foyer lumineux qui le poursuivait et gagner une tranchée russe. Il remit à son général les deux drapeaux, percés de la balle qui l'avait blessé et tout maculés de son propre sang.

L'héroïque caporal.

On a enterré, l'autre jour, un petit caporal français un gars de Paris, malingre et pâle, tué sur le bord de sa tranchée.

A côté des retranchements allemands, l'écartement des branches d'un arbre formait une sorte de chevalet. Les ennemis l'avaient utilisé pour installer une mitrailleuse. Le caporal Z... se promit de nous en débarrasser. Il supplia son commandant de telle manière qu'on lui confia enfin un pétard de mélinite. Il parvint en rampant jusqu'à son but, plaça l'explosif à l'endroit convenable et s'enfuit sous le feu de l'adversaire en s'écriant:

—Avalez ça, les Boches!

Il put regagner la tranchée indemne. Furieux, les Allemands, par bravade, postèrent au même endroit une nouvelle mitrailleuse. Le caporal Z... recommença son exploit. Les Allemands s'entêtèrent, le caporal s'entêta aussi. Une troisième mitrailleuse sauta comme les deux premières. Une quatrième eut le même sort.

Mais, au moment où il rejoignait les nôtres, deux balles atteignirent à la fois le caporal Z... Son commandant pleurait en suivant son enterrement.

L'appat.

Un officier de l'Aube, engagé sur la ligne de feu en Lorraine, écrivait récemment: 'Voici une recette de guerre qui réussit assez bien: On choisit une maison seule à proximité des Prussiens et un superbe cochon; il ne reste plus qu'à mettre le feu à la maison et à saigner doucement le cochon. Les Prussiens, certains que les leurs sont là, arrivent en masse pour assister à la fête; quand ils sont assez nombreux, on tire dans le tas et il en reste toujours quelques douzaines sur le terrain."

TREMBLEMENT DE TERRE D'ITALIE

Seize villes sont entièrement détruites et vingt-trois autres sont sérieusement endommagées. — On compte plus de 50,000 victimes.

Rome, 13.—On estime que 10,000 personnes ont été tuées pendant le tremblement de terre.

* * *

Rome, 13.—Un tremblement de terre, qui a été ressenti à Rome aujourd'hui, et qui a fortement endommagé un grand nombre de ses monuments historiques, a, dit-on, causé de grands dégâts et la mort de nombreux habitants dans la province des Abruzzes.

Pas une partie de la province n'a été épargnée et presque toute la population des petites villes s'est vue forcée de fuir.

Plusieurs villes de la province de Rome ont aussi beaucoup souffert.

Les villes qui ont été les plus éprouvées sont Capelle, Magliano, Frosinone, Monterotondo, Veroli, Valmontone, Albano, Caserte et Avezzano.

La plupart des habitants se sont trouvés ensevelis sous les ruines et ont été écrasés.

Le gouvernement a pris les mesures nécessaires pour venir en aide aux populations éprouvées et a envoyé de suite des troupes porter secours aux malheureux habitants.

A Frosinone, les prisonniers se sont mutinés quand on a essayé de les maintenir dans la prison, après que cette dernière eut été en partie détruite par le tremblement de terre.

D'après les journaux, ce tremblement de terre serait un des plus terribles qu'ait jamais éprouvés l'Italie, et ils craignent que la liste des morts ne soit fort longue quand on connaîtra tous les détails.

* * *

Rome, 13.—Les secousses sismiques ont été si violentes, que le dôme de l'église Saint-Charles-Catinari s'est effondré.

Une grande partie de la corniche de l'église Saint-Ignace, appartenant aux Jésuites, a été brisée et s'est écroulée avec fracas, ce qui a grandement contribué à effrayer les personnes du voisinage.

Les plafonds d'un grand nombre d'habitations sont tombés, occasionnant de sérieuses blessures.

Une statue énorme placée sur l'église Saint-Jean de Latran, et qui pouvait être aperçue de plusieurs endroits de Rome, est tombée et est venue se briser sur les marches de l'édifice.

Plusieurs lignes de tramways ont dû suspendre tout trafic, en raison des dégâts causés par le fléau.

Rome, 13.—D'après les derniers renseignements parvenus, il est évident que la perturbation dans la province de Rome et Les Abruzze a été plus grande qu'on ne le supposait d'abord et que dans la région autour de Naples elle a été très fortement sentie également.

A Monte Rotondo, trois personnes ont été tuées et deux blessées. A Zagarolo, le dôme de l'église est tombé; à Pilizzo une partie de la cathédrale a été démolie; à Veroli deux personnes ont été tuées et deux blessées; à Tivoli, une personne a été tuée; à Pereto cinq maisons se sont écroulées; à Ceserta, au nord-est de Naples, plusieurs maisons se sont écroulées.

Toutes les vitres de l'observatoire du Vésuve ont été cassées; la ville de Poli est, paraît-il, à moitié détruite; à Giuliano deux personnes ont été tuées. A Poggio Nativo une personne a été tuée et plusieurs blessées.

On annonce que plusieurs villages ont été détruits dans le voisinage d'Aquila, dans les Abruzzes, mais les détails sont difficiles à obtenir, une partie du télégraphe étant hors de service. Dans cette région la ville d'Avezzano est presque complètement détruite par le tremblement de terre, les personnes tuées étant estimées à 8,000 environ. Un millier environ ont pu se retirer des décombres, mais la plupart d'entre eux étaient blessées.

A Torrecajetani, situé à soixante kilomètres à l'est de Rome, le village entier a été presque détruit, tandis qu'à Arnara l'hôtel-de-ville s'est écroulé.

Des médecins sont demandés dans plusieurs des villes de ces régions.

Le pape a récité des prières après la messe du matin. Le Souverain Pontife a donné des instructions pour que les dommages causés au dehors et en dedans du Vatican soient vérifiés et a demandé une note à ce sujet.

Le roi Victor-Emmanuel a prié le ministre de l'Intérieur de lui fournir tous les détails du tremblement de terre. Il a exprimé le désir de visiter les villes endommagées.

En plus de la statue de Saint-Paul sur la colonne de Marcus Aurelius, la façade de l'église de Saint-Jean de Latran a été endommagée.

On annonce officiellement que le centre du tremblement de terre est situé entre Campobasso et Sarno, qu'il a été ressenti fortement à Perugia et légèrement jusque dans le nord à Ferrara.

A l'institut météorologique on dit que les maisons continuaient à chanceler et à trembler trente secondes après la cessation de la secousse et que la durée du phénomène a été d'environ une minute.

On ne croit pas que la Sicile ait souffert de ce tremblement de terre.

* * *

Rome, 14.—D'après les dernières nouvelles reçues, les villes suivantes ont été presqu'entièrement détruites: Avezzano, Cappelle, Magliano, Marse, Massadalbe, Collarmele, Cerchio, Celano, Lelli, Paterno, San Felino, Giosamarsi, Sourcola, Capistrello, Antrosano et Castronome.

Pescina, Ortonamarsi, San Benedetto, Ortucchio, Cocullo, Bisegna, Belsorano, Canistro, Civitelladantino, Costellafiumi, Pagliotra et Sarbo ont subi de sérieux dégâts.

Onze autre villages ont aussi été quelque peu endommagés. Dans toutes ces localités on a à déplorer de nombreuses morts et il y a beaucoup de blessés.

Une nouvelle secousse de tremblement de terre s'est produite aujourd'hui à Sora, à 100 kilomètres au sud-est de Rome. Cette ville, de 20,000 habitants, a été presque totalement détruite. On crain que le nombre des morts ne soit très élevé. On a déjà retiré des ruines 450 cadavres.

A Avezzano on a retiré jusqu'à présent de dessous les décombres 200 cadavres et 160 blessés. Parmi les victimes se trouvent le sous-préfet et sa famille, tous les fonctionnaires de la sous-préfecture, tous les fonctionnaires de la municipalité, 95 carabiniers et M. Cerri, ancien député.

* * *

Rome, 14.—Chaque heure qui passe apporte de nouveaux détails sur le tremblement de terre d'hier. Le désastre prend d'énormes proportions et peut être comparé à celui de Messine en 1908.

La liste des morts, des mourants et des blessés augmente sans cesse; d'après une note officielle publiée aujourd'hui, elle a atteint le chiffre énorme de 50,000 et l'on s'attend à ce qu'elle grossisse encore.

On n'a pas encore pu estimer les pertes matérielles, et il se passera probablement bien des jours avant qu'une telle estimation puisse être terminée.

A Rome, un grand nombre de merveilles artistiques, qui, depuis des siècles, faisaient l'admiration des visiteurs venus de toutes les parties du monde, sont détruites ou fortement endommagées.

Quoique le nombre des victimes, et peut-être aussi les pertes matérielles, soient peut-être inférieures à celles de 1908, la zone qui a été atteinte par ce tremblement de terre est beaucoup plus étendue et couvre toute la partie centrale de l'Italie, entre Naples au sud et Ferrara au nord.

C'est à Avezzano que le tremblement de terre semble s'être fait sentir avec le plus de violence et, dans cette ville, plus de 15,000 personnes ont été tuées ou blesssées.

Autour de ce point, les provinces de Rome, des Abbruzzes, d'Ombrie, de Toscane, de Campanie et d'Aprilie sont celles qui ont le plus souffert.

De toutes les directions, on envoie, avec toute la rapidité possible, des secours de toutes sortes, mais surtout des tentes et des maisons démontables pour donner abri aux milliers de malheureux dont les maisons se sont effondrées.

Des trains spéciaux emportent, vers les points les plus atteints, médecins, infirmières et fonctionnaires; ces derniers ont reçu l'ordre de pourvoir les populations des régions dévastées de tout ce dont elles ont besoin.

Le roi Victor-Emmanuel, malgré des protestations des membres du gouvernement, qui lui assuraient que les complications de la situation politique internationale nécessitaient sa présence à Rome, est parti de bonne heure, ce matin, pour se rendre à Avezzano, dans le but de stimuler, par sa présence, les efforts de tous ceux qui coopèrent au sauvetage et de juger par lui-même des mesures qu'il sera nécessaire de prendre pour soulager les victimes.

Des comités de secours ont été organisés dans toutes les localités dévastées. Ces comités opèreront sous la direction du comité central de Rome, sur lequel M. Salandra, président du conseil des ministres, a la haute main.

De nombreux corps de troupes ont été envoyés dans les localités les plus atteintes et, dès ce soir, ces soldats auront dressé de nombreuses tentes pour donner abri à ceux qui n'ont plus de foyer.

Les voies ferrées, ainsi que les lignes télégraphiques et téléphoniques, ont été coupées en de nombreux points; aussi le transport des secours fournis, soit par le gouvernement, soit par les particuliers, s'effectue-t-il, dans la plupart des cas, par automobile ou par voiture.

L'organisation des secours, sous la haute direction de M. Salandra, se fait très rapidement; on ne reculera devant aucun sacrifice pour éviter le développement d'une épidémie, toujours à craindre parmi une population concentrée dans des conditions d'hygiène déplorables et manquant de tout.

Le pape Benoit XV a manifesté le désir de se rendre sur les lieux, si sa présence est nécessaire, pour encourager et réconforter les populations en détresse.

* * *

Londres, 14.—L'agence Central News a reçu de son correspondant de Rome la dépêche suivante:

"La meilleure description que je puisse faire de la ville d'Avezzano est de la comparer à un immense cimetière.

"Plus de vingt autres villes ont très sérieusement souffert. Parmi elles se trouvent Celano, ville de vingt mille habitants.

"Quand le roi est parti pour Avezzano, il n'était accompagné que du général Brusati. Personne ne sait quelle route ils ont choisie, car le roi désire arriver sur les lieux à l'improviste, de façon à avoir une impression plus exacte de la situation et à se rendre mieux compte des mesures qui devront être prises pour y faire face.

"Le directeur de l'Observatoire de Rome a déclaré aujourd'hui que le tremblement de terre d'hier était le plus violent qui ait jamais été enregistré par ses instruments.

"Il n'y a pas eu de victimes à Rome même, mais un certain nombre de monuments publics ont souffert.

"A la basilique de Saint-Pierre une grande lézarde court tout le long, 150 vitraux ont été brisés le long de la maçonnerie de l'escalier qui mène au dôme. La colonne de Marc Aurèle a été déplacée d'environ 15 centimètres. On a été obligé d'étayer la Porte du peuple qui a été dessinée par Michel-Ange, car on craint qu'elle ne s'écroule.

"La chambre des députés et le palais du sénat ont aussi été endommagés.

"Plusieurs secousses sismiques se sont de nouveau fait sentir ce matin. Elles ont causé l'effondrement de quelques bâtiments déjà endommagés; un certain nombre de personnes occupées aux travaux de sauvetage dans différentes villes ont été blessées. Ces secousses n'ont pas été violentes mais elles ont suffi pour augmenter les craintes de la population et pour rendre les opérations de sauvetage plus difficiles encore.

"Tous ls trains qui arrivent des Abruzzes amènent à Rome des centaines de blessés. Les réfugiés sont reçus à la gare par les fonctionnaires de la municipalité qui les distribuent dans les hôpitaux et chez les particuliers. Tous les hôpitaux ont été bondés dès le début de la journée.

"Le prince Colonna, maire de Rome, a placé à la disposition des réfugiés plusieurs hôtels où on leur fournira logement et nourriture aux frais de la municipalité."

* * *

Avezzano, 14.—Le roi Victor Emmanuel est arrivé à Avezzano cet après-midi. Il a visité les ruines et surveillé les opérations de sauvetage auxquelles prennent part soldats et civils.

Les personnes les plus sérieusement blessées sont soignées ici même, les autres sont envoyées à Rome.

* * *

Genève, 14.—Des secousses sismiques se sont produites hier matin dans le massif du Mont-Blanc ainsi qu'en Suisse et que dans les Alpes italiennes. Elles ont donné naissance à d'énormes avalanches qui ont isolé des villages et des hameaux et ont détruit des forêts.

Le tremblement de terre s'est aussi fait sentir au Piémont mais, comme les fils télégraphiques sont coupés sur de nombreux points, il n'est pas possible de s'assurer de l'étendue des dégâts dans cette province.

* * *

Londres, 15.—Le correspondant de l'Exchange Telegraph à Rome a télégraphié des détails sur les désastres causés par le tremblement de terre d'avant-hier:

A chaque instant, il arrive à Rome des nouvelles qui viennent augmenter l'étendue du désastre.

Sur les 1,500 habitants de Magliano, 1,300 sont morts; à Pescini, il y a 4,000 morts et 3,000 à San Benedetto. Les habitants du village de Capelle sont enfouis sous les ruines. Il en est de même à Alba Fucenses et à Lese. Toutes les agglomérations de la vallée du Livi sont détruites ou très sérieusement endommagées.

Le roi est rentré à Rome ce matin, après avoir passé près de vingt-quatre heures parmi les victimes d'Avezzano et des villages environnants.

Ayant entendu dire que les moyens de transports font encore défaut, le roi a ordonné que toutes les automobiles de la cour soient envoyées immédiatement dans les régions dévastées.

Le pape Benoit XV a visité ce matin l'hôpital Santa Maria, qui est une dépendance du Vatican, puis a mis cet hôpital, avec ses 300 lits, à la disposition du maire de Rome, qui s'est empressé d'accepter cette offre.

Les dernières nouvelles reçues estiment à 10,000 le nombre des morts à Avezzano et à 4,000 ceux qui ont succombé à Sara.

A Rome, des particuliers ont organisé une expédition de secours. Plus de 300 automobiles, chargées de toutes sortes d'articles nécessaires aux populations éprouvées, sont déjà en route pour Avezzano.

Le ministre des travaux publics, M. Giuffelli, est à Avezzano, où il organise les secours.

Le froid et la neige ajoutent aux souffrances des survivants. Leurs lamentations font pitié; ils supplient qu'on les emmène dans les régions où l'on pourra prendre soin d'eux.

Un homme qui a été retiré hier des ruines a dit:

—J'ai eu tout d'abord la sensation qu'on me forçait à danser. Puis j'ai été jeté sur le sol et les murs et le toit se sont effondrés sur moi. Même après que j'étais enfoui sous les débris, il me semblait que la terre se soulevait et s'échauffait."

Un prêtre disait sa messe quand il ressentit la première secousse. Il se précipita sous une arcade de l'église. Cet acte lui sauva la vie, toutes les autres personnes qui étaient dans l'église à ce moment-là périrent.

La statue de la Vierge de 14 mètres de haut, qui était érigée sur le rivage du lac Fucino, a été précipitée dans les eaux du lac.

* * *

Avezzano, 15.—Au fur et à mesure que les sauveteurs avancent, il devient de plus en plus évident qu'un grand nombre d'habitants ne sont pas morts des blessures qu'ils ont reçues pendant le tremblement de terre, mais de froid et de fatigue pendant les longues heures qui ont suivi.

Une jeune fille, qui était restée accrochée par ses vêtements à l'étage supérieur d'une maison, a été sauvée.

Les sauveteurs, en remuant les débris d'une maison, aperçurent une main de femme. Un docteur, mandé en toute hâte, déclara que la femme était encore en vie. On se mit fébrilement à la tâche, mais il était presque impossible de remuer la masse de maçonnerie qui emprisonnait la malheureuse. Après plusieurs heures, le bras seul était dégagé. Mais alors, le docteur arrêta les sauveteurs en leur disant que leurs efforts devenaient inutiles, car la femme avait cessé de vivre.

* * *

Rome, 15.—Il y a raison de croire que seules quelques centaines de personnes, en dehors des 17,000 qui habitaient Sora, ont été sauvées. Il est impossible, jusqu'à présent, d'indiquer le nombre exact des morts et des blessés.

On a envoyé de suite à Sora tout ce qu'il fallait pour venir en aide aux victimes de la catastrophe.

Les secousses sismiques ont été si violentes à Sora, que quelques édifices qui ont été détruits semblent avoir quitté leurs fondations et avoir été transportés à une certaine distance de la place qu'ils occupaient primitivement.

Turcos entrant dans l'Aisne pour une charge à la baïonnette

ST-BONIFACE

Mme Boniface Laplante, de Sainte-Agathe, est décédée dimanche à l'hôpital de Saint-Boniface. Elle était âgée de 26 ans.

* * *

Un nouveau contingent de 24 volontaires belges ont quitté Winnipeg pour la Belgique cette semaine. Cela porte le total à trois cents. Un grand nombre de Belges ont écrit au consul belge, M. Dubuc, offrant leurs services.

* * *

Le fonds de secours des employés de la cité, sous la direction du chef de police, a depuis sa fondation recueilli $1,204.50. Déjà $959.85 ont été dépensés.

Cette généreuse souscription des employés de l'hôtel de ville devrait faire taire ceux qui ne cessent de crier qu'ils sont grassement payés.

* * *

On a appris avec regret la mort de Mme Léon Bourque survenue le 13 à l'hôpital de Saint-Boniface. Mme Bourque était née Fannie-Françoise Bélair et était soeur de M. Bélair, gérant de la Banque d'Hochelaga à Winnipeg.

Les funérailles ont eu lieu à la cathédrale samedi avant-midi. La levée du corps fut faite par M. l'abbé Leroux, procureur de l'archevêché. Les porteurs furent MM. Jos. Meindl, Gustave Rocan, Roger Goulet, Camille Dusseault, J. Marcoux et E. Hélie.

Le deuil était conduit par M. Léon Bourque, M. Bourque, son frère, d'Ottawa, MM. E. Bélair et J. Bélair, frères de Mme Bourque.

Des nombreux assistants nous avons remarqué: le consul belge, l'échevin Gauvin, MM. A.-C. Dusseault, Victor Mager, A.-C. Larivière, Dr Laurendeau, Gustave Dubuc, S.-M. Jean, A. Papineau, Philibert L'Heureux, Mme Aimé Bénard, Mme Napoléon Prud'homme, Mme Levêque, Mme Deniset, tous les employés de l'Hôtel de Ville, etc.

* * *

M. l'abbé Bertrand a chanté sa première grand'messe à la cathédrale dimanche.

* * *

Les élèves du Collège de Saint-Boniface ont défait les Pharmaciens par 10 points à 4.

* * *

BAPTEMES

12 janvier, Marie-Thérèse-Georgette, fille de Paul-Emile Bérubé et de Maria Tessier. Parrain, Georges-Henri Bérubé; marraine, Marie-Jeanne Bérubé.

17 janvier, Gustave, fils de Jules Debenckelare et de Julie Menne. Parrain, Jules Geldhof; marraine, Marie Vandenberghe.

17 janvier, Michel-Albert, fils de Hector Joye et de Flavie Menne. Parrain, Constant Soenen; marraine, Mme Soenen.

17 janvier, Ernest-Lucien-Joseph, fils de Camillus Vuylsteke et de Emilie Vanlerberghe. Parrain, Ernest Dedeurwaerder; marraine, Suzane Suzane.

17 janvier, Emilie-Maria, fille de Camille Deyneckere et de Florence Vaneste. Parrain, Henri Depierkere; marraine, Emilie Vaneste.

17 janvier, Dailles-Mary, fils de Francis-Edouard Casseault et de Bernadette Leveillé. Parrain, Frank Cushing; marraine, Marie Leveillé.

* * *

Le scandale et une mauvaise langue sont deux mauvais clients dans leur chemin. Une mauvaise langue a souvent créé de grands maux, et aussi de grandes souffrances corporelles. C'est une indication que l'estomac est en désordre et que le foie et les intestins ne fonctionnent pas. Le Novoro du Dr Pierre est reconnu comme médecine pour l'estomac. Il fortifie les organes digestifs, nettoie les intestins, purifie et fortifie le système, vivifie les forces vitales et produit la santé et la vigueur. Lorsque vous achetez une bouteille de Novoro du Dr Pierre de votre agent local, faites attention qu'il y ait sur le haut du carton le numéro d'enregistrement régulier. En vente par les agents locaux. Ne peut pas être obtenu dans les pharmacies. Pour plus amples détails s'adresser au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A. Délivré libre de droits dans le Canada.

SACRE-COEUR

L'assemblée pour le choix de nouveaux commissaires d'écoles a eu lieu hier soir. M. Collon a de nouveau été rélu unanimement président de la commission scolaire. M. Poitras, le dévoué trésorier de l'année qui expirait, a bien voulu accepter un renouvellement de son terme. Les autres commissaires seront: MM. J.-H.-N. Leveillé, gérant de la succursale de la Banque d'Hochelaga à Saint-Boniface, M. Desrochers et M. Piédalue.

* * *

Mme J.-H. Lemire est partie dimanche matin pour Montréal, où elle fera un séjour de quelques mois dans l'intérêt de sa santé.

A NOS CLIENTS FRANCAIS

Nous sommes heureux d'apprendre à tous nos clients français que M. Maurice Dumousseau est revenu de France et a repris la direction de l'atelier de la West Canada Publishing Co.

Comme par le passé nos clients seront assurés d'un travail parfait et artistique.

LE CUIRASSE "COURBET"

Un démenti officiel au rapport autrichien

Paris, 18.—Le ministre de la marine a publié la note suivante démentant formellement la perte du "Courbet" annoncée par un communiqué autrichien:

"Il est faux que le "Courbet" ait été coulé par un sous-marin autrichien. L'escadre française a bien été attaquée dans le canal d'Otrante et un navire de guerre a reçu de légères avaries causées par une torpille d'un sous-marin autrichiens, mais il s'agit d'un croiseur cuirassé et non du "Courbet".



Copyright, 1914, by American Press Association.

Soldat français s'assurant avec sa baïonnette que cette paille ne cache point d'espion